

choisir

revue culturelle
n° 607/608 – juillet-août 2010

Lounge 2

20 of the 20
Top Telcos

Restaurants

First aid

Eerste hulp

lounges 40-52
By invitation only

AirportSpa

Voyager:
une responsabilité



Sur les routes du monde

*Sur les routes
du monde
tisse les fils
qui défrichent
les chemins inconnus*

*Toi qui inscries
Sur la page blanche
De nos errances
Les rêves de nos désirs*

*Toi qui appelles
Au voyage sans fin
Aux confins
De nos solitudes
Et de nos silences*

*Accueille
Nos cris de naissance
A chaque passage
De l'impossible quête
Qui nous expose
Aux marges
De nos chemins de traverse*

*Fais jaillir
l'étincelle de vie*

Marie-Thérèse Bouchardy



choisir

n° 607/608 - juillet-août 2009

Revue culturelle jésuite fondée en 1959

Adresse

rue Jacques-Dalphin 18
1227 Carouge (Genève)

Administration et abonnements

Geneviève Rosset-Joye
tél. 022 827 46 76
administration@choisir.ch

Direction

Albert Longchamp s.j.

Rédaction

Lucienne Bittar, rédactrice en chef
Jacqueline Huppi, assistante de rédaction
Stjepan Kusar, collaborateur

tél. 022 827 46 75

fax 022 827 46 70

redaction@choisir.ch

Conseil de rédaction

Louis Christiaens s.j.

Bruno Fuglistaller s.j.

Joseph Hug s.j.

Jean-Bernard Livio s.j.

Luc Ruedin s.j.

Mise en page et imprimerie

Imprimerie Fiorina

rue du Scex 34 • 1950 Sion

tél. 027 322 14 60

Cedofor

Axelle Dos Ghali

Stjepan Kusar

Abonnements

1 an : FS 95.-

Etudiants, apprentis, AVS, AI : FS 65.-

CCP : 12-413-1 «choisir»

Pour l'étranger : FS 100.-

par avion : FS 105.-

€ : 66.- ; par avion : € 70.-

Prix au numéro : FS 9.-

choisir = ISSN 0009-4994

Internet : www.choisir.ch

Illustrations

Couverture : Philippe Lissac/GODONG,
aéroport d'Amsterdam

p. 2 : choisir

p. 7 : Jacqueline Huppi

p. 12 : Pierre Emonet

p. 15 : Adrian Zeller

p. 20 : Clive Zuze

p. 29 : Lucienne Bittar

p. 32 : Pascale Deloche/GODONG

p. 35 : Xavier Arbex

p. 40 : Roger-Viollet

p. 45 : Heirs of Josephine N. Hopper,

Whitney Museum of American Art ;

photographie Jerry L. Thompson

Les titres et intertitres sont de la rédaction

sommaire

	Hommage	2
Jean Nicod s.j., un précurseur	par <i>Albert Longchamp</i>	
	Actuel	4
	Spiritualité	8
Le temps de la Vacance	par <i>Luc Ruedin</i>	
	Méditation	9
Eloge de la marche	par <i>Marie-Thérèse Bouchardy</i>	
	Bible	11
Voyage en terres saintes	par <i>Jean-Bernard Livio</i>	
	Témoignage	14
Vacances au service d'autrui	par <i>Adrian Zeller</i>	
	Ecole	17
Le voyage d'étude, expérience de vie en groupe	entretien entre <i>Lucienne Bittar</i> et <i>Alexandre Hurst</i>	
	Eglise	19
Un secteur à développer. La pastorale du tourisme en Suisse	par <i>Michel-Ambroise Rey</i>	
	Essai	23
Heureux qui comme Ulysse...	par <i>Raymond Voyat</i>	
	Société	26
Vivre le voyage autrement	par <i>Franck Michel</i>	
	Société	31
Des zoos humains. Les dangers de l'ethno-tourisme	par <i>Jonas Pasquier</i>	
	Société	34
Bello Horizonte	par <i>Xavier Arbex</i>	
	Lettres	38
Bouclons la boucle	par <i>Gérard Joulidé</i>	
	Cinéma	42
Grands-mères	par <i>Guy-Th. Bedouelle</i>	
	Expositions	44
Edward Hopper	par <i>Geneviève Nevejan</i>	
	Livres ouverts	47
	Chronique	52
Fourches caudines	par <i>Gladys Théodoloz</i>	

Jean Nicod s.j., un précurseur

Après une vie longue et féconde, le Père Jean Nicod, cofondateur de la revue choisir, s'est éteint à Fribourg le 4 juin 2010. Il était dans sa 97^e année. Qu'on me permette de retracer un cheminement exceptionnel à bien des égards.

Né le 27 août 1913 à Lausanne, dans la grande fratrie des neuf enfants du Dr Placide Nicod, professeur en orthopédie, et de son épouse Marie-Magdeleine née Brazzola, Jean exprime à 7 ans déjà le souhait d'être prêtre. A 17 ans, il entre au Séminaire des Carmes à Paris, mais au lieu de rejoindre le clergé diocésain, il se tourne vers la Compagnie de Jésus. Le 24 octobre 1934, il franchit le seuil du noviciat de Laval, en Mayenne. Précisons ici que les jésuites étaient officiellement interdits en Suisse (ils le resteront jusqu'en 1973 !). Jean Nicod entre donc dans la Province de France, dont il restera membre jusqu'à son décès.

Jean Nicod, Fribourg, avant 1962, conseil de rédaction de « choisir »



Tempérament passionné, en avance sur son époque, esprit et cœur ouverts aux grands défis sociaux, il exprime le désir de rejoindre les prêtres-ouvriers, une option encore rarissime avant la Seconde Guerre mondiale. Après son ordination sacerdotale à Poitiers, le 12 juin 1941, il s'enrôle comme volontaire, avec la permission de ses Supérieurs, dans le cadre du Service de travail obligatoire (STO) auquel sont astreints les jeunes Français démobilisés. Il part pour Hambourg en avril 1943 avec un passeport suisse qui ignore le statut d'ecclésiastique ! Dénoncé par un camarade, arrêté par la Gestapo le 23 novembre de la même année et jeté en prison, il écrit à ses parents : « C'est le plus beau jour de ma vie... Je suis fier d'être emprisonné pour le Christ. » Il gardera une certaine nostalgie de cette époque où « un même feu brûlait dans nos entrailles, nous entraînant les uns les autres vers un "toujours" plus pour le Christ Notre Seigneur, auprès de nos frères dans le besoin ».

De retour au pays natal, le 8 février 1945, très amaigri mais déterminé à poursuivre dans sa voie, l'ex-détenu est reçu par les jésuites suisses qui l'envoient à La Neuveville et à Biemme. Prêtres en paroisse, Jean Nicod et ses compagnons lancent le Centre Socrate, un carrefour culturel de grand rayonnement pendant une vingtaine d'années. Capable d'accueillir des conférenciers prestigieux - tels Albert Béguin, Henri Guillemin et le futur cardinal Jean Daniélou -, « Socrate » ouvre également ses portes à une nouvelle génération d'artistes, citons André Bréchet, Jean Ducommun ou Paul Froidevaux.

Jean manifeste ainsi sa personnalité profonde, dont il donnera toute la mesure avec le lancement de la revue choisir en novembre 1959. Ses premiers complices sont Raymond Bréchet et Robert Stalder. Le 31 octobre 2009, Jean Nicod a eu la joie de participer à Genève aux festivités des 50 ans de la publication, dont il donna le ton dès le premier éditorial, ... entre des voies qui s'ouvrent, qui évoquait des perspectives audacieuses pour l'époque, comme en témoignent ces lignes : « Chrétiens, juifs et musulmans, nous savons que l'histoire du monde est celle de Dieu qui veut rassembler tous les peuples de la terre dans une famille, son Royaume. » En ce temps préconciliaire, la doctrine Hors de l'Eglise pas de salut était encore largement de rigueur !

La revue gardera le cap de l'ouverture, non sans peine, confrontée longtemps à une censure ecclésiastique plutôt bornée ! Quant à Jean Nicod, de retour sur terre fribourgeoise et nanti d'une longue expérience des Exercices spirituels ignatiens, il entrera en contact avec Personnalité et Relations Humaines (PRH), un organisme lancé en France par André Rochais, qui insistait sur « le potentiel extraordinaire de beauté, de bonté, de relation, de fécondité » dont est doté chaque personne humaine. C'était, pour notre ami, une révélation, un rajeunissement de la spiritualité héritée de sa formation, dans laquelle il se sentait de plus en plus à l'étroit ! Il devint le fondateur de PRH en Suisse et son premier formateur.

La pensée de Jean Nicod était littéralement bantée « par l'essor des personnes et de la société », prouvant ainsi que sa mission d'homme et de croyant consistait à « voir » naître le futur et, loin de vouloir s'en emparer, à l'offrir à la sagesse de ses contemporains. N'avait-il pas écrit dans choisir, au terme d'un vigoureux éditorial (mai 1961) : « Semer les vraies richesses, sans jamais les récolter pour soi, là est la vraie grandeur » ?

Albert Longchamp s.j.



■ Info

Pèlerins en Terre sainte

Les pèlerins chrétiens qui se rendent en Terre sainte doivent aller au-delà du simple hommage rendu sur les sites antiques et montrer leur préoccupation à l'égard des Palestiniens qui vivent au quotidien avec les contraintes que crée l'occupation israélienne. Tel est le message des 27 théologiens, militants chrétiens palestiniens et voyageurs réunis à Chavannes-de-Bogis (Suisse), du 18 au 21 mai, sur l'initiative d'Alternative Tourism group (www.atg.ps), avec la collaboration du Conseil œcuménique des Eglises.

Les pèlerins venant en Terre sainte dans le cadre d'un voyage organisé classique ignorent souvent le peuple palestinien et sa situation, et n'entendent le plus souvent que la version israélienne de la situation. Ce qui contribue à entretenir non seulement cette vision, mais la situation elle-même, a conclu le groupe. « Ils pensent qu'ils apportent l'espoir, mais ce qu'ils font, en réalité, c'est soustraire l'espoir à toute la région », a déclaré Rifat Kassis, qui représentait Kairos Palestine (www.kairospalestine.ps).

Conçu sur le modèle du Kairos réalisé pour l'Afrique du Sud, ce document - une initiative chrétienne - propose un fondement théologique à des recommandations d'action pour une paix juste. Les participants à la réunion ont vivement recommandé que les pèlerins suivent ce Code de conduite pour le tourisme en Terre sainte. (WCC)

■ Info

Lourdes, lieu d'expérience

Laurent Amiotte-Suchet, maître assistant à la Faculté de théologie et de science des religions de l'Université de Lausanne (UNIL), mène une recherche sur la mue des pèlerins de Lourdes. Constatation : la guérison n'est plus centrale pour les pèlerins ; il est beaucoup plus question pour eux de mieux-être et d'introspection personnelle.

« Il y a cinquante ans, le pèlerin faisait trois jours de voyage pour se rendre à Lourdes et restait douze heures sur place. C'était le pèlerinage de la douleur », peut-on lire sur le site de *Bonne Nouvelle*, le mensuel de l'Eglise protestante vaudoise. Aujourd'hui, « les pèlerins râlent si les wagons ne sont pas assez confortables. » (com., réd.)

■ Info

Les Romands et les vacances

D'après les résultats d'une enquête commandée par le WWF auprès de l'Institut Link, les Suisses sont partis environ quatre semaines en vacances en 2009. Les chiffres de l'Office fédéral de la statistique indiquent que la part des voyages à l'étranger a augmenté ces dernières années. Les Suisses ont passé la moitié de leurs vacances à l'étranger, dont deux tiers en Europe et un tiers outre-Atlantique. D'un point de vue écologique, les Suisses romands donnent l'exemple car ils sont le plus souvent restés en Suisse.

Pour Damian Oettli, expert *Lifestyle* du WWF Suisse, le tourisme dans les pays lointains génère des problèmes autres que l'augmentation des gaz à effet de serre : pénurie d'eau, mitage du pay-

sage ou déplacement de populations privées de leurs ressources naturelles. Et de déclarer : « Les vacances en Suisse et dans les pays frontaliers réussissent au climat. Même une croisière en Méditerranée peut être envisagée, à condition de s'y rendre en train. » (com., réd.)

■ Commentaire

Abus sexuels

Lors de son assemblée ordinaire de juin dernier, la Conférence des évêques suisses (CES) a renoncé à l'établissement d'une liste noire des agents pastoraux (prêtres, diacres ou laïcs) ayant commis des abus sexuels. Elle a préféré poser l'exigence d'une information écrite et complète émanant des responsables pastoraux antérieurs au sujet de tout agent pastoral accueilli dans un diocèse suisse.

Au sujet des dénonciations pénales, la CES a précisé ses directives [réd. : comme le préconisait l'auteur de ce commentaire dans *choisir* n° 606, juin 2010, pp. 9-13]. La victime doit être informée de la possibilité de porter plainte pénale. L'autorité ecclésiale demande à l'auteur de se dénoncer lui-même. En cas de soupçon fondé, elle dénonce le cas au juge pénal, sauf opposition de la victime. Toutefois, si le danger immédiat de récidive pédophile ne peut être combattu par d'autres moyens, elle dénonce malgré l'opposition de la victime. Ces nouvelles directives laissent donc encore une large et discutable part à l'appréciation sur deux points : le danger de récidive et l'efficacité de moyens autres que la poursuite pénale.

Philippe Gardaz

■ Info

Relations entre orthodoxes

Le patriarche de Constantinople Bartholomée I^{er} a passé dix jours en Russie, en mai, et a concélébré un office avec le patriarche de Moscou Kirill I^{er} à la cathédrale Saint-Isaac, à Saint-Pétersbourg. Il s'agit là d'un signe du renforcement des relations entre les deux Eglises. L'Eglise orthodoxe russe est la plus grande Eglise orthodoxe au monde. Le Patriarcat œcuménique, basé à Istanbul, est pour sa part souvent considéré comme plus important sur le plan symbolique.

(Apic)

■ Info

« Uniformité coloniale anglicane »

Katharine Jefferts Schori, évêque présidente de l'Eglise épiscopale (anglicane) des Etats-Unis, a pris fait et cause le 2 juin pour l'inclusion des homosexuels dans son Eglise et a fermement rejeté toute tentative visant à centraliser le pouvoir ou à uniformiser les politiques au sein de la Communion anglicane mondiale. Les décisions concernant les anglicans devraient être prises au niveau local et non pas par de puissants ecclésiastiques, affirme-t-elle dans une lettre adressée aux 2 millions de fidèles de son Eglise, selon l'agence de presse *Religion News Service (RNS)*.

En mai dernier, l'Eglise épiscopale avait consacré son deuxième évêque ouvertement homosexuel en dépit des mises en garde selon lesquelles cette mesure accroîtrait les tensions au sein de la Communion anglicane mondiale, dont une grande partie considère l'homosexualité comme un péché. L'archevêque de Cantorbéry Rowan Williams avait

alors déclaré que l'Eglise épiscopale des Etats-Unis n'était pas en phase avec le reste des 77 millions de membres de la Communion anglicane et qu'elle ne devrait pas participer pleinement au dialogue œcuménique et aux discussions doctrinales.

L'évêque Jefferts Schori a rappelé, pour sa part, que l'Eglise épiscopale a été fondée par des chrétiens qui souhaitaient échapper à l'emprise d'une hiérarchie trop forte : « L'anglicanisme n'est pas caractérisé par un contrôle unitaire mais par la diversité des communautés et de la Communion. » Imposer l'uniformité aux anglicans fait courir le risque d'une répétition de la « violence spirituelle » et des « excès culturels » des missionnaires coloniaux qui ont bâti la Communion dans le sillage de l'Empire britannique, a-t-elle encore ajouté. (Apic)

■ Info

Portugal : premier « mariage gay »

Le président portugais Anibal Cavaco Silva a approuvé le 17 mai dernier la légalisation des mariages homosexuels. Le Portugal est ainsi devenu le sixième pays d'Europe à autoriser de tels mariages. Et le 7 juin 2010, deux femmes ont conclu le premier mariage entre personnes du même sexe au Portugal. Celui-ci est enregistré à l'état civil de Lisbonne.

Selon les médias portugais, les deux femmes avaient tenté en vain en 2006 d'introduire une procédure de législation sur le mariage. La suite de leur démarche consistera à demander l'égalité des droits avec les couples hétérosexuels. Il ne s'agit pas seulement de la possibilité d'adopter des enfants,

mais aussi de la reconnaissance des droits parentaux pour les partenaires homosexuels. (Apic)

■ Info

Les défis des catholiques de Suède

Pour Mgr Anders Arborelius, évêque de Stockholm depuis 1998, le visage multiculturel de l'Eglise catholique de son pays reflète celui à venir de la plupart des Eglises européennes. Des propos tenus le 11 juin, à Sigtuna, lors d'une réunion de rédacteurs de revues jésuites européennes.

L'identification suédoise avec le luthéranisme est encore très vivante, même si l'œcuménisme est une réalité en Suède (les catholiques, par exemple, peuvent utiliser les églises luthériennes pour leurs célébrations). « Le catholicisme est toujours perçu comme une foi étrangère au pays », a expliqué Mgr Arborelius. Des siècles d'histoire confortent cette idée. Depuis le règne de Gustave I^{er} de Suède, qui rétablit l'indépendance de la couronne suédoise au XVI^e siècle et fit adopter en même temps la Réforme protestante, l'identité suédoise est liée à l'identité luthérienne. Certes, des petits noyaux de catholicisme résistèrent, ce qui explique que l'on trouve des catholiques suédois. Mais, comme l'explique Mgr Arborelius, « on est encore dans un processus de formation de la mentalité catholique ».

La petite communauté catholique est de fait composée de récents convertis (une centaine par an en moyenne), comme le ministre de l'Environnement Andreas Carlgren, mais surtout, depuis la fin de la Deuxième Guerre mondiale, d'immigrés du monde entier. C'est ainsi que la première langue parlée des catholiques

en Suède est l'arabe (Libanais, Irakiens), suivie du polonais, puis des langues de l'ex-Yougoslavie et de l'espagnol (réfugiés des dictatures chilienne, argentine...). Tout ceci compose un clergé très mixé, « une richesse mais aussi une difficulté pour la vie pratique de l'Eglise (...) Quand on prêche, on peut se retrouver devant un professeur d'université suédois et un Irakien analphabète. C'est un vrai défi. Les chocs culturels sont perpétuels. Notre objectif est d'unir les immigrants et les natifs. »

Autre complication, la dissémination des chrétiens dans le pays. Il est très difficile de leur assurer une vie paroissiale. « Beaucoup d'immigrés se retrouvent dispersés dans des petits villages au nord de la Suède, où il y a une messe tous les mois et où règne l'esprit séculier. Il leur faut beaucoup de courage pour rester catholiques. Le défi est de permettre aux catholiques de préserver leur culture, tout en s'intégrant dans le pays, de vivre en fait avec deux identités et de les conjuguer. »

Lucienne Bittar

nord de l'île ». Installé sur les vestiges d'une église paléochrétienne du IV^e siècle, Benoît XVI a préféré souligner le « rôle vital des chrétiens » au Moyen-Orient.

Présidant aussi une messe à Nicosie, il a invité les catholiques de cette île divisée à « abattre les barrières ». « Chacun de nous qui appartenons à l'Eglise a besoin de sortir du monde clos de son individualité et d'accepter le "compagnonnage" des autres qui partagent le pain avec nous », a déclaré le pape devant une assemblée de quelques milliers de fidèles chypriotes, mais aussi de nombreux immigrants philippins, sri-lankais et africains.

Au terme de son allocution, Benoît XVI a reçu l'*Instrumentum laboris*, le document de travail de la prochaine Assemblée synodale, des mains de Mgr Nikola Eterovic, secrétaire du Synode des évêques. A plusieurs reprises, le document aborde le conflit israélo-palestinien et ses conséquences sur les communautés chrétiennes de la région, notamment sur leur émigration. (*Apic, réd.*)

Eglise Chrysopolitissa, site archéologique de Paphos

■ Info

Voyage du pape à Chypre

Premier pape à se rendre sur l'île divisée de Chypre, du 4 au 6 juin, Benoît XVI s'est présenté comme un « pèlerin » venu jeter les bases du Synode des évêques, convoqué en octobre prochain sur la situation des chrétiens au Moyen-Orient. Si le pape a dormi une nuit dans la nonciature apostolique, sur la « Ligne verte » sous contrôle de l'ONU qui divise Chypre, il n'a pas réagi aux propos du patriarche grec orthodoxe Chrysostome II qui, lors d'une prière œcuménique à Paphos, a condamné la « barbarie des Turcs qui occupent le tiers



Le temps de la Vacance

Qui n'a pas la nostalgie des vacances de son enfance ? Alors que s'achevait le temps de l'année scolaire, s'avivait en moi la soif de l'inconnu, de l'aventure. Je me rappelle encore de l'affairement de maman à préparer les bagages, des plans routiers de papa, de la voiture en révision au garage, et surtout de mon impatience et trépigement d'enfant à la veille du grand départ.

Les découvertes, les rencontres, les imprévus allaient dorénavant scander mon quotidien. Finie la monotonie d'un rythme trop codifié. Terminés les devoirs et les examens. A moi la grande liberté. Merci papa, merci maman pour ces vacances dont je ne devinais pas encore, dans ma naïveté enfantine, qu'elles allaient profondément me resourcer.

Au retour, rassasié d'aventures, joyeux de nouvelles relations créées, je savais bien, sans pouvoir le nommer, que l'essentiel m'avait été donné : j'étais entré dans le Shabbat et avais remis mes pendules à l'heure. Reposé, j'étais prêt à regagner les bancs d'école. Le rythme, le changement d'horizon, la perte de mes repères temporels et spatiaux, les rencontres imprévues et les fêtes improvisées m'avaient introduit dans la grande vacance. Celle du Temps qui recrée, donne de respirer, de jouer, de méditer, de contempler...

Disparue la tyrannie d'un temps trop réglé pour être humain. Envolées aussi les exigences qui me volaient mon présent enfantin. La musique silencieuse de la présence des amis et des lieux était devenue perceptible pour moi. J'étais entré, malgré mon activisme juvénile, dans la lenteur qui me donnait d'accueillir ce qui venait à ma rencontre. Les évènements ainsi vécus me faisaient entrer dans un temps neuf, marqué par l'hospitalité, la relation et la joie. Renonçant à la maîtrise du temps, j'étais devenu pleinement ouvert à ce que la vie m'offrait.

« Notre cœur est sans repos tant qu'il ne demeure en Toi. » Tels les lis des champs et les oiseaux du ciel, ne sommes-nous pas invités, alors que nous sommes en vacance(s), à chercher d'abord le Royaume et la justice de Dieu ? Ajustés à la Parole de vie, nous expérimentons alors que tout nous est donné par surcroît.

Luc Ruedin s.j.

Eloge de la marche

●●● **Marie-Thérèse Bouchardy**, Bernex

Sans distinction de rang, de pouvoir, de leadership, ce ne sera pas la dernière fois que nous nous retrouverons les pieds collés au sol ! Laissons-nous simplement porter par nos pas, marcher des jours sur un chemin quel qu'il soit. Briser le cercle des jours ordinaires, de la ronde des heures, rompre le fil à la patte qui me condamne à brouter dans un arc de cercle réduit. Vacances, marche !

Les premiers pas décollent de mes semelles la ville et son travail, la maison et son confort, les repères sécurisants... Pas de projet sinon mettre un pied devant l'autre du matin jusqu'au soir. Des milliers de pas ont martelé les chemins, deux par deux - pas de deux. Ils bravent les distances, marquant la cadence, se moquant de l'espace, déroulant les paysages entre rêve et réalité. Ainsi vit « l'onde cosmique » qui m'a soulevée jusqu'à la ligne de crête de la sérénité, dans les solitudes du chemin, après des jours et des jours de marche. Chemin, rayon de soleil où glisser son aspiration à la lumière et à la liberté. J'effleure le sol sans laisser de trace, dans un monde qui devient de plus en plus grand. Traverser l'espace, traverser le temps et alléger sa vie. Plus le voyage est lent, plus il favorise, dans la gratuité, l'énergie créatrice. La marche est un art de vivre, sans autre but qu'elle-même. Le cœur célèbre la vie en communion avec tout ce qui m'est donné ; acte d'éman-

ciation, de libération. Faire de sa vie une œuvre d'art délie sa capacité de contemplation. Vivre en état de poésie a le goût du ciel, la dimension de l'espace, la couleur de nos émotions.

Le temps revisité

Le premier pas engendre le suivant. La lenteur... enfin la lenteur ! Je donne du temps au temps, goûtant l'ici et maintenant. Au fil des étapes, le rapport au temps se transforme. Ne pas bousculer les paysages pour mériter la sagesse d'un nuage, l'inlassable labeur des saisons. La lenteur est une médecine douce qui réunit l'être humain, corps-souffle-mental. L'énergie se renouvelle dans les combes du réel en dehors de toute performance, en dehors de toute compétition. Le corps et l'esprit, tissés de joies et de peines, de cicatrices et d'égratignures, pétris de la lumière de toute une vie, atteignent les limites de la douleur et de la souffrance, de la joie et de l'allégresse sur le palimpseste sans cesse renouvelé de la conscience et du chemin. Pas - passage, à travers les horizons, les frontières, la fraternité, l'hospitalité.

Le corps s'allège au ballon d'air du souffle qui se laisse aspirer par le ciel. Le corps tout entier palpite sous la pluie et le vent. Le soleil caresse ou brûle dans l'intimité de la peau. La plante

Entré en éruption le 14 avril, le volcan au nom imprononçable d'Eyjafjöll a paralysé notre mode de vie en mouvement perpétuel et statufié nos pensées pendant une semaine, trop longue pour empêcher le surgissement de nos récriminations, trop courte pour faire lever, comme le levain dans la pâte, la réflexion dans la sagesse de l'attente et l'acceptation de la réalité. Réveillons-nous !

des pieds palpe la rugosité ou la douceur du chemin. Les odeurs diffuses, évanescentes, mouvantes contrastent avec le virtuel de nos vies aseptisées. Le chant de l'oiseau tarit nos pensées. Les cinq sens s'éveillent à la vibration du monde.

D'heure en temps infini, de pas en longue marche, d'entraînement méditatif à l'attention, la gamme des cinq sens murmure une symphonie et comble les désirs de l'âme. Mille saveurs éclatent comme un feu d'artifice. De l'humus s'exhale une bouffée de vie et de mort réunies. La conscience s'enrichit de la vibration du monde. L'attention met dans sa besace, un arbre, une fleur, un papillon, une mare, un moulin, une fontaine, un champ, une vigne, le murmure d'une source, une odeur de fumier, de feu de bois, une ornière boueuse, une figue ou une mûre juteuse.

Suspendu à la marche, l'instant ouvre les verrous qui enfermaient le ciel. Acrobate de l'équilibre, l'instant respire le souffle du matin ; il aspire la rosée dans la corolle ensommeillée ; l'instant se mouille dans l'averse subite ou se brûle au rouge du couchant. En se fondant dans l'universel, la conscience s'élargit à la vastitude des paysages. Elle charrie des pensées en puzzle. Avec l'attention, elle les morcelle en fines pièces de mosaïque pour peu à peu les dissoudre dans l'ouverture et l'abandon, dans le lâcher-prise.

L'équilibre des horizons

La marche s'équilibre dans une immense symphonie scandée des battements du cœur aux paysages intérieurs et extérieurs. L'horizon conditionne notre champ de vision, en recul perpétuel. C'est la marge où tout s'inscrit dans une réalité éphémère. Le mar-

cheur est créateur et narrateur de l'espace. Il sculpte du plein sur le vide, du noir sur le blanc, des paroles sur le silence. Equilibriste entre deux horizons, l'espace danse à chaque pas, insaisissable. Notre regard s'évanouit au bleu du ciel - dilatation - l'espace se blottit au creux du nid - réfraction. L'instant présent se coule dans l'éternité, espérance élevée au-dessus du sillon, bonheur surgi de ses rêves. A fleur de cœur, la vie ruisselle à l'infini. La marche renouvelle son énergie à chaque instant.

La chaîne de la solitude se tisse avec la trame du silence. La vie suspendue à la balançoire du temps tisse la traverse de la mort. Le silence devient terre d'asile entre deux bruits, deux craquements, deux images, deux pensées. Au silence et à la solitude du jour qui meurt, les mots brisent un éclat de ciel - reflet et transparence - pour le ficher sur la terre. Je puise les mots allégés des collines, les mots rudes des montagnes, les mots miroitants des tympans de cathédrale, les mots discrets des chapelles de campagne... Rompre le silence comme on rompt le pain pour l'inépuisable solidarité. Des mots nomades se sont chargés d'expérience et ont creusé la voie du cœur.

La marche a fait son travail lorsque, de retour, près d'une table d'orientation où Venise était indiquée à 500 km, je me suis dit spontanément : « Venise n'est pas loin... trois semaines de marche ! »

M.-Th. B.

Voyage en terres saintes

Vers où ? Pour quoi ?

●●● **Jean-Bernard Livio s.j.**, Villars-sur-Glâne (FR)
 Bibliste, archéologue, organisateur de voyages
 en Terre sainte depuis 1965

Attention à ne pas confondre ! Il ne s'agit pas d'un pèlerinage où tout est prévu d'avance, les temps de prières dans le bus, la messe chaque matin fut-ce dans une chambre d'hôtel pour faire plus vite... Non, il s'agit d'abord de se mettre à l'écoute de ce qui peut donner du sens à la vie, et de choisir les meilleures conditions pour cela. Aucun catalogue de voyages vantant les mérites des différents hôtels et la liste des visites indispensables ou incontournables, classées 5* et plus. D'où l'importance de se laisser interpeller par la Parole, telle qu'elle s'est inscrite à travers des générations de témoins révélant tous leur foi en Celui qui ne saurait être enfermé dans aucun Nom.

Or ce Livre, communément appelé Bible, est certainement le meilleur guide de l'*homo biblicus* que nous sommes, invité dès l'origine à partir découvrir sa vie, son destin, ses compagnons de route, voire même ces autres « étranges » dont il faudra s'approcher, par cet impératif retentissant : « Va » !

« Va, quitte ton pays ! » - c'est un ordre, dans le livre de la Genèse au chapitre 12. Cela devient vite une réalité quotidienne pour qui prend le temps de relire sa vie. Voilà donc bien le but du voyage : sortir de chez soi, de ses certitudes, de

ses a priori, pour découvrir un ailleurs, que les théologiens appellent un peu facilement l'au-delà. Car à quoi bon courir le monde, si c'est pour y retrouver ce que l'on sait déjà ?

Un temps de préparation

Un voyage en « terres saintes » ne nécessiterait pas au fond un grand déplacement géographique, mais l'expérience me montre que si je proposais de vivre cette même aventure dans un chalet de montagne, à quelques kilomètres de chez soi, les gens ne partiraient pas, je veux dire ne se mettraient pas en route, ou risqueraient de trouver mille bonnes excuses pour revenir chaque soir à la maison. Il faut donc prendre le risque d'aller plus loin, et plus cher.

Celui qui a bloqué quinze jours dans son agenda pour faire un voyage et dépensé plusieurs milliers de francs en veut évidemment pour son argent. Seulement voilà, un tel voyage n'a pas de prix. Du moins pas celui proposé par l'organisateur ! La réussite ne dépend que de l'investissement de chacun et de sa disponibilité à vivre l'extra-ordinaire.

Il y en a qui ne partent pas en voyage sans le « Guide Bleu » approprié. Moi, quand je pars avec un groupe, c'est « Bible en mains ».
Destination : la Terre sainte, sachant qu'est sainte toute terre où la rencontre a lieu, comme jadis, lorsqu'au milieu de ce nulle part qu'on nous dit être le Sinaï, une voix se fit entendre qui l'appelait par son prénom : « Moïse Moïse ». Et dans un voyage en Terre sainte, la rencontre est prévue au programme, puisque je me permets d'affirmer à chaque participant avant le départ : « On n'en revient pas comme on est parti ! »

Mais peut-on exiger des participants lors de l'inscription des qualités de curiosité, d'étonnement et d'émerveillement ? C'est pour cela que des rencontres de préparation s'imposent, pour que chacun puisse s'interroger : est-ce avec un tel groupe, un tel accompagnateur que je désire vivre la surprise, risquer la Rencontre ?

Avant donc de partir, il est bon pour chacun de se demander quelles sont ses capacités, quel est son savoir voir. Je citais ci-dessus l'épisode de Moïse dans le désert : s'il n'avait pas été curieux, s'il n'était pas allé voir le buisson en feu d'où partait la Voix, son histoire se serait arrêtée là et la nôtre aussi !

Combien de fois ai-je fait halte face à Jérusalem, dans ce jardin aux quelques oliviers épars, pour faire silence et laisser à chacun le temps de se poser mille

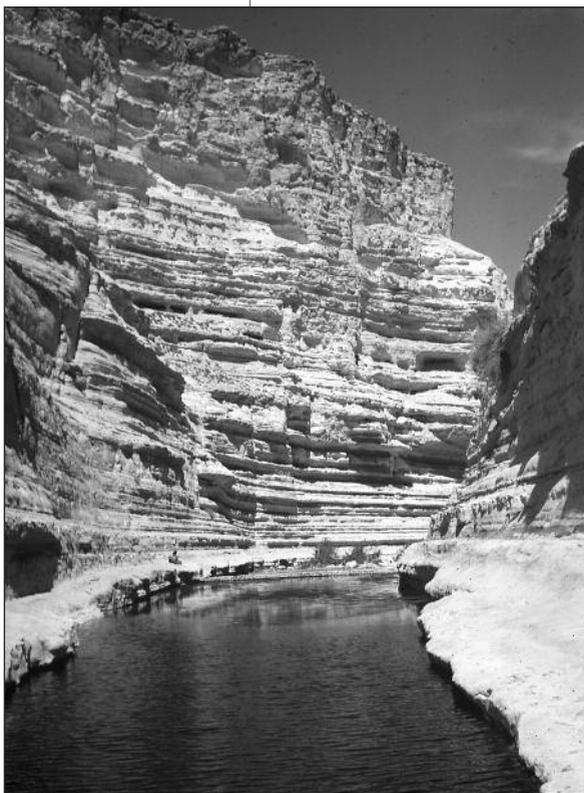
questions : pourquoi Gethsémani ? la trahison, l'arrestation, le sentiment d'échec peut-être, l'abandon des proches... Avant d'entrer dans cette ville si peu sainte, dont le prophète Jérémie déjà arpenta les rues en criant : « Vous dites sans cesse : *Shalom Shalom* ; mais il n'y a pas de *Shalom* dans Jérusalem ! » Est-ce dans le pays ou dans mon cœur qu'il n'y a pas de paix ?

Le Pays, une icône

Le Pays, si bien nommé en hébreu *Eretz Israël*, est une vraie icône. Il révèle à celui qui sait lire ce qu'il y a au fond du cœur de chacun. Et c'est bien là le rôle de l'accompagnateur : permettre à chacun d'entendre, de voir, de toucher, de goûter, de respirer la Parole créée terre et incarnée humanité. D'où ces temps privilégiés où, assis, face à un paysage de désert, de montagne, de lac ou de champs en fruits, chacun peut prendre le temps de s'approprier la création pour y retrouver son Créateur.

Il n'est pas question de lire tel ou tel chapitre de la Bible en rapport à l'endroit visité ; c'est tout au contraire le pays, la terre, ses habitants déchirés entre violence et oppression qui vont me faire comprendre telle Parole que la Bible nous transmet à chaque lecture toujours renouvelée. Ce n'est pas à Naplouse, au puits de Jacob, mais un jour de grande chaleur, quand tous ressentent le désir de l'eau fraîche, qu'il faut rencontrer la Samaritaine, celle qui dans la vie permet de se poser les bonnes questions. Et c'est au bout d'une longue marche que l'on apprécie que le désert cache toujours quelque part une source, car le désert est plein d'eau ! A vérifier, et pas seulement dans le Néguev ou le Sinaï, mais aussi dans la sécheresse de son quotidien.

Sinaï



Un itinéraire

Les propositions des agences de pèlerinages ne manquent pas. Je privilégie pourtant tout itinéraire qui offre un chemin, une montée, qui permet de lire la Parole par la plante des pieds, par la sueur de son corps, par l'émotion vécue, par le silence partagé. Alors la route peut devenir célébration. Et les célébrations sont essentielles dans ce genre d'aventure : pour dire merci, pour demander, implorer, crier, pour L'écouter enfin.

Cependant ces temps privilégiés dans la vie du groupe doivent jaillir d'un besoin ; ils ne sauraient être programmés au gré des visites et des rythmes imposés par les gardiens des Lieux saints. A quoi bon célébrer là où la Tradition fixe tel événement biblique si c'est au milieu d'une foule de touristes curieux ? Les lieux ne manquent pas où la Parole peut naître ; c'est à l'accompagnateur de les choisir en fonction de ce qui est vécu dans le groupe.

Il en va de même pour toutes ces rencontres passionnantes, au sens étymologique du terme « passion ». Car comment mieux se dessaisir de ses a priori qu'en rejoignant l'autre là où il vit, là où il souffre aussi ? Et comment peut-on se priver de cette chance extraordinaire de rencontrer tant d'expériences de vie et de foi différentes sur un si petit bout de terre ? Pour vérifier que rien n'est simple : qu'un Israélien peut être arabe et chrétien, qu'un juif peut ne pas être sioniste ou qu'un musulman peut renoncer à tout extrémisme... Dans de tels échanges, nos catégories sautent très vite, ne résistant pas à la réalité

que les témoignages de tant d'autochtones nous offrent. Et que dire des affirmations rapides de nos guides ou de nos journalistes lorsqu'ils parlent de l'*esplanade du Temple*, sur laquelle se trouvent deux mosquées, ou de la *Jérusalem indivise*, alors que le métro a ouvert une tranchée énorme séparant de fait la ville arabe de la ville juive !

Avant d'entrer prier dans l'église de la Nativité, il est parfois utile de se demander pourquoi, « même à Bethléem, il y a des enfants dans les poubelles... », comme le chante Mannick.¹ Toute naissance prend alors corps et sens.

C'est là qu'intervient la nécessité de vivre une telle aventure en groupe. Pour que la subjectivité de chacun puisse s'enrichir de celle de l'autre et qu'ensemble on puisse tenter de trouver quelque cohérence supportable dans la cacophonie des religions, des opinions politiques, des réalités économiques si diverses, qui toutes affirment qu'elles ont raison ! Combien ils sont riches ces briefings prévus chaque soir à la cafétéria ou au bar de l'hôtel, où l'on peut relire ensemble ce qu'il nous a été donné de vivre durant la journée. C'est alors qu'un dernier chant vient inscrire la Parole dans les cœurs.

Aller en Terre sainte ? Oh oui ! Mais ne partez pas si vous ne souhaitez pas risquer d'y être profondément bousculé. Car les paysages et les gens visités ne seront rien sur vos photos numériques, s'ils ne sont pas le reflet de cette autre terre sainte dans laquelle vous vivez au quotidien, chez vous, à chaque fois qu'il vous appelle par votre nom, et que vous avez la curiosité de vérifier que c'est à vous qu'il s'adresse.

J.-B. L.

1 • Autrice-compositrice française, dont le répertoire s'adresse aux adultes et aux enfants. Cette chanson est dédiée à la Crèche de Bethléem. (n.d.l.r.)

Vacances au service d'autrui

●●● **Adrian Zeller**, Wil (SG)
Journaliste

Les vacances « humanitaires » attirent de plus en plus de monde. Mais si travailler pendant les vacances pour un organisme d'aide en tant que bénévole se révèle une expérience concrète très riche, cela demande aussi des ressources certaines. L'auteur de cet article a participé à un projet de la Mission Bethléem Immensee, en Roumanie. Il témoigne de cette expérience.

« On ne doit pas oublier cela ; de telles choses ne doivent plus jamais se reproduire », dit l'homme avec une voix calme mais insistante. L'interprète traduit ses mots. Quand il dit « cela », il pense à la période stalinienne du communisme. Une époque qu'il a éprouvé dans sa propre chair. Pendant des années, il a été enfermé en Roumanie dans des camps d'internement inhumains. Son crime : il aurait travaillé comme espion pour des puissances étrangères. Une accusation complètement absurde selon lui.

Alors qu'il était collégien, un professeur qui avait remarqué ses qualités intellectuelles recommanda à ses parents de l'envoyer étudier à Bucarest. Ce qui suscita de la jalousie dans son village et il fut calomnié auprès des autorités. La manœuvre suffit à le faire condamner à des années de travaux forcés sur le chantier du canal du Danube. Les détenus étaient forcés de s'infliger à tour de rôle des traitements cruels pour étouffer dans l'œuf tout élan de solidarité entre eux. Aujourd'hui encore, son annuaire porte la trace mal cicatrisée de tortures vieilles de plusieurs décennies. Sur son visage cependant, la terrible expérience n'a pas laissé de marques visibles. Ses traits sont ceux d'un homme pondéré. Aucune amertume, aucune haine ne se laisse percevoir.

A sa sortie de prison, les services d'espionnage de la *Securitate* ont essayé de le recruter, lui demandant de « sonder » ses collègues de la mine, où il travailla durant les dernières années de sa vie professionnelle, et de rapporter aux autorités leurs éventuelles critiques contre le système. Il refusa toujours, raconte-t-il, et finalement, après des années d'efforts, les gens de la *Securitate* abandonnèrent.

Rénover le centre paroissial

Ce contact inattendu avec l'ancien détenu, c'est à mon engagement comme bénévole auprès d'un organisme d'aide internationale d'inspiration chrétienne que je le dois. A une certaine époque de ma vie, je passais volontiers ma pause de midi dans le calme d'une église de quartier. C'est ainsi que je suis tombé sur une brochure déposée là : on recherchait des volontaires pour une mission humanitaire en Europe de l'Est. Il s'agissait d'aider la population d'un village roumain à restaurer son centre paroissial délabré. Un projet à forte symbolique. Une douzaine de personnes en provenance de Suisse se sont ainsi rendus dans ce village roumain d'environ 1000 habitants, se trouvant à proximité de Timișoara, une ville de province associée au

renversement du régime de Nicolae Ceaușescu en décembre 1989. Depuis la fermeture de la mine pour des motifs économiques, les villageois sont pour la plupart sans emploi. Certains boivent beaucoup d'alcool. Une atmosphère de résignation est largement perceptible.

Si des mariages et des anniversaires ont été célébrés dans le passé dans le centre paroissial, plus personne aujourd'hui ne se sent vraiment responsable de l'entretien du lieu. En discutant avec des habitants, il m'est apparu que, pour eux, toute responsabilité revient à l'Etat. (Dans l'ancien Etat policier, il ne fallait surtout pas se faire remarquer : faire preuve d'initiative était non seulement indésirable, mais pouvait même se révéler dangereux.)

Sur le chantier, un contremaître local dirige cependant le travail. C'est l'œuvre d'entraide qui lui verse son salaire. Contrairement au reste de la population, l'homme, d'environ quarante ans, paraît très engagé. Il aime plaisanter et déborde d'énergie. Il a compris que les circonstances lui offraient une vraie opportunité.

Quant aux enfants, ils cherchent par nature le contact avec les nouveaux venus. Dans un village sans animation, la venue d'étrangers est pour eux une source d'émerveillement. Les jeunes se rassemblent souvent en face de l'ancienne école où les volontaires sont logés. On trouve parmi eux des filles et des garçons prêts à collaborer aux travaux les plus faciles. C'est avec enthousiasme qu'ils donnent des coups de main.

Reste que le potentiel que constitue cette jeunesse ne semble pas mis en valeur. Dans ce village pauvre, elle trouve peu de possibilités d'épanouissement. Qu'est-ce que la génération post-communiste va faire de sa vie et de ce pays ? Va-t-elle réussir à surmon-

ter les conséquences de l'oppression, de la mauvaise gestion et de la corruption pour édifier une société démocratique dans laquelle chacun pourra se développer en fonction de ses capacités ?

Un dur labeur

La zone entourant le centre paroissial doit être libérée des très nombreuses mauvaises herbes. Sur le site, la température estivale rend le travail avec pelle et brouette épuisant, surtout pour des personnes qui n'ont pas l'habitude du travail manuel. On cherchera en vain une grue ou du matériel lourd de construction. La plupart des travaux sont effectués à la force du poignet. La petite bétonnière est souvent à l'arrêt à cause des pannes de courant.

D'autres bénévoles améliorent les fondations de la maison. La sueur coule toute la journée. Les mains se couvrent d'ampoules et de callosités. Qui craint de tels efforts ne devrait pas s'engager dans un travail volontaire.

témoignage

*La curiosité
des enfants du village*



Popularité du bénévolat

En dépit de ces exigences physiques, les demandes de participation à de tels projets bénévoles sont en augmentation. Les engagements sociaux ou en faveur de l'environnement ont longtemps été l'apanage des jeunes. Or les organismes d'aide signalent un intérêt croissant de personnes possédant une large expérience professionnelle. Les motifs sont divers : rompre la routine, s'engager concrètement pour des personnes défavorisées, faire quelque chose de plus utile pendant ses vacances que de se prélasser sur une chaise longue.

Du côté de l'offre, la variété proposée dans notre pays ou à l'étranger est énorme : reboisement, travail avec des enfants des rues ou des personnes handicapées, appui aux paysans de montagne, etc.¹ Si le déplacement est la plupart du temps à la charge du volontaire, le gîte et le couvert sont pris en charge par l'organisation.

Participer à ce genre d'expérience valorise les personnes, en particulier leur flexibilité, leur détermination ainsi que leurs compétences sociales. Les responsables des ressources humaines accueillent volontiers les candidats présentant de tels acquis, car pour mener à bien leurs projets, les organismes d'aide ne cherchent pas en premier lieu des personnes généreuses ou tentées par l'aventure, mais plutôt des gens capables d'improvisation, de tolérance et faisant preuve de persévérance.

Mieux vaut aussi ne pas être trop naïf ou idéaliste car des expériences difficiles, comme la corruption, la criminalité ainsi que la confrontation avec la misère, sont monnaies courantes. Celui qui n'a jamais été confronté à de tels problèmes sera choqué. De plus les circonstances peuvent aussi conduire à de fortes tensions et les conflits sont

parfois difficilement évitables. Dans ces engagements bénévoles, la patience et les capacités de résistance sont mises à rude épreuve.

Reste que si les semaines (voire les mois) de travail sont exténuantes et rapportent aux participants qu'un très modeste pécule, l'enrichissement humain est lui inestimable. Ces stages procurent aux participants des expériences intensives qui les marquent durablement. Leur cœur et leur manière de penser se transforment, leur horizon s'élargit. Souvent ils acquièrent une nouvelle compréhension de leur propre existence. Des dimensions essentielles, comme le sens de la solidarité ou l'ouverture à d'autres modes de vie, passent au premier plan. En outre, les volontaires portent un nouveau regard sur les possibilités que la Suisse offre, tant au plan matériel que social.

La peur de l'obscurité

L'ancien détenu du camp d'internement est maintenant à la retraite. Avec son épouse, il passe ses vieux jours dans la petite maison qu'il a acquise au fil des ans. L'ameublement frappe par sa grande simplicité. Tandis que le vieillard raconte encore son passé, l'interprète - un homme de la région qui parle plusieurs langues - nous pousse au départ. Audehors, le ciel s'assombrit ; d'ici une demi-heure, il fera nuit et il n'y a pas d'argent ici pour financer un éclairage public. Le traducteur veut quitter le quartier. Mieux vaut ne pas se trouver ici à la nuit tombante, avertit-il.

A. Z.

(traduction : A. Decorzant)

1 • Cf. www.globetrotter.ch/reiseinfos.

Le voyage d'étude

Une expérience de vie en groupe

●●● Entretien entre **Lucienne Bittar**
 et **Alexandre Hurst**, Genève
 enseignant au Cycle d'orientation¹

Lucienne Bittar : *Quelle est la fonction du voyage d'étude de fin de scolarité obligatoire ?*

Alexandre Hurst : « C'est un passage initiatique : on passe de l'école obligatoire à un choix de vie, que ce soit la poursuite des études ou l'apprentissage. En début d'année, je l'énonce, ensuite c'est strictement sous-entendu car pour les élèves, cela reste prioritairement des vacances. La vision n'est pas la même... »

» Le but du voyage d'étude est surtout de fédérer ou de re-fédérer un groupe, à travers des activités autres que celles exercées en classe. Pour certains, ce sera le seul voyage qu'ils auront expérimenté en groupe. C'est pourquoi, selon moi, il ne faut pas exclure un élève du voyage d'étude pour des raisons de comportement inadapté lors de l'année scolaire écoulée... D'ailleurs, au Cycle d'orientation (CO) de Bois-Caran, il est obligatoire pour tous les élèves de 9^e année.

» Cela peut paraître étrange dans ce contexte de le placer en fin d'année scolaire, mais en réalité le "travail" commence en amont, à travers la course à son financement. Pour ne pas trop solliciter les parents, nous devons trouver ailleurs de l'argent.

» Cette année, j'ai organisé le "bénévo-lat" à la Course de l'Escalade et à Courir pour aider,² ainsi que des ventes de pâtisseries et de stylos, etc. Le but, certes, est de récolter des sous, mais aussi de bâtir quelque chose ensemble, autour d'un projet. C'est concret et les élèves en voient vite les fruits. Ainsi, la Course de l'Escalade a ramené 1020 francs : c'est une journée de voile durant leur voyage d'étude ! En plus, les élèves ont mangé ensemble et reçu des prix souvenirs. Quant au voyage d'étude proprement dit, j'organise systématiquement des voyages autogérés, c'est-à-dire où le groupe se fait lui-même à manger, bien ou mal. »

L. B : *Vous considérez la participation à des événements publics comme une expérience formatrice ?*

A. H. : « Oui, même si le but premier est de récolter de l'argent, s'insérer de manière solidaire dans la vie publique cantonale ou communale, c'est important. Ces jeunes apprennent ainsi à aller vers les autres. Certains adolescents ont de la facilité à s'exprimer

Les voyages d'étude en fin de cycle obligatoire, Alexandre Hurst les connaît bien. Enseignant au Cycle d'orientation de Bois-Caran depuis 2000, il a participé à plusieurs voyages en tant qu'accompagnant, avant d'en organiser lui-même six. Une tradition à laquelle il tient, notamment pour son aspect fédérateur.

- 1 • Le Cycle d'orientation est l'école secondaire publique du canton de Genève. Il regroupe les classes de la 7^e à la 9^e année, soit les élèves de 12 à 15 ans.
- 2 • Manifestation sportive organisée chaque année à Meinier (GE) pour soutenir financièrement un projet concret.

devant des personnes qu'ils ne connaissent pas, mais ce n'est pas donné à tous. Lors des ventes de pâtisseries, par exemple, il y a des volées où je n'ai pas besoin de faire le "crieur" ou l'"amuseur public". »

L. B. : *De votre expérience, s'il existe des tensions entre élèves durant l'année scolaire, le voyage reste-il une détente ou devient-il un moment où les relations explosent ?*

A. H. : « Sur cinq jours, c'est obligé que ce soit tendu à un moment donné. Certains, comme les enfants uniques, n'ont pas l'habitude de vivre en groupe. Je considère cependant qu'en fin de CO, ils sont des "petits adultes" et qu'ils peuvent interagir dans le groupe correctement. Reste que pour préserver la cohésion de l'ensemble et la bonne humeur de tous, il est essentiel de laisser à chacun du temps libre. C'est pourquoi j'autorise un élève qui veut rester dans sa bulle à le faire par moment, par exemple en utilisant sa console de jeux portable ou en se baladant seul, mais toujours en dehors des moments de partage-clef, comme les repas ou les activités de groupe. Si le jeune veut se protéger avant d'exploser, c'est bien qu'il l'anticipe et évite ainsi de se mettre à dos le reste du groupe. »

L. B. : *Vous avez organisé des voyages à l'étranger. Depuis deux ans, vous restez en Suisse. Quelles sont les raisons de ce changement ?*

A. H. : « L'an passé, j'avais un élève handicapé en chaise lourde, je ne pouvais pas me permettre d'aller trop loin. Cette année, c'est pour des raisons administratives que j'ai choisi la Suisse, des élèves ne pouvant pas quitter le territoire.

» De toute façon, si pour beaucoup de personnes un voyage d'étude doit se dérouler en dehors de la Suisse, je ne suis pas d'accord. Aller loin quand on a si peu de temps n'apporte pas forcément quelque chose. Et voyager en Suisse permet de faire découvrir aux élèves notre pays. J'y mêle d'ailleurs un peu de culture, d'histoire.

» Nombre de Genevois retrouvent leurs camarades à Verbier pour skier en hiver et ne se rendent même plus compte que la culture locale y est différente qu'à Genève ! Nous sommes allés à Champéry cette année, une vallée parallèle, puis nous nous sommes rendus dans le Valais central pour visiter le barrage de la Grande Dixence, un lieu qui est d'importance pour la Suisse d'un point de vue historique et sur le plan des infrastructures. »

L. B. : *Le voyage de fin scolarité obligatoire a donc aussi une visée culturelle.*

A. H. : Cela dépend des organisateurs. Il est possible qu'au début, quand ces voyages ont été instaurés, l'une de leur fonction était de permettre à des jeunes de quitter leur cellule genevoise, d'aller voir ailleurs ce qui se passe. L'aspect culturel, historique devait être plus important qu'aujourd'hui. Personnellement, mon but, c'est que mes élèves fassent des activités ensemble, que ce soit dans la nature ou dans une ville, de mêler découverte et cohésion du groupe, en un temps finalement très court. L'aspect culturel vient en second.

L. B.

Un secteur à développer

La pastorale du tourisme en Suisse

●●● **Michel-Ambroise Rey**, *St-Maurice*
Chanoine, délégué romand à la Pastorale
du tourisme et des loisirs

Après la Deuxième Guerre mondiale, le tourisme devint en Occident un phénomène de masse. Le document *Peregrinans in terra*, publié le 30 avril 1969 sous Paul VI, représente le premier fruit mûr d'un chemin entrepris par l'Eglise à propos de ce phénomène croissant. On estime qu'il y avait en 1950 environ 25 millions de touristes, alors qu'en 2010, rien que dans le cadre du tourisme religieux, plus d'un milliard de personnes passent au moins une nuit par an en dehors de leur domicile pour suivre un acte religieux !

J'ai eu la chance de participer à la réunion consacrée à *La pastorale du tourisme aujourd'hui*, 40 ans après la promulgation du directoire *Peregrinans in terra*. Réunis les 29 et 30 avril 2009 au siège du Conseil pontifical de la pastorale pour les migrants et les itinérants, au Palais saint Calixte, à Rome, les évêques promoteurs et les directeurs nationaux de la pastorale du tourisme de vingt nations européennes ont mis en commun leurs idées et leurs expériences. Objectif : mettre au point une pastorale du tourisme plus adaptée.

Mgr Agostino Marchetto, secrétaire de ce dicastère, y rappela que juste après la Deuxième Guerre mondiale, l'atten-

tion principale de la pastorale du tourisme portait sur l'aide à offrir aux touristes afin qu'ils puissent accomplir le précepte dominical, mais aussi sur les moyens de préserver la morale des fidèles d'une possible influence négative de l'activité touristique.

Un changement de cap

Depuis, les données ont complètement changé. Les sensibilités ont pris des chemins inattendus et les préoccupations des touristes sont diamétralement différentes. La plupart prennent garde au changement climatique, à l'écologie et souhaitent une éthique du tourisme.¹ Ils désirent lutter contre la pauvreté et l'exploitation sexuelle des enfants et des femmes à travers la solidarité qui s'exprime par un tourisme social et responsable.

Mgr Francesco Brugnarò, observateur permanent du Saint-Siège à l'Organisation mondiale du tourisme, a brossé

La pastorale du tourisme a évolué lors de ces soixante dernières années, s'adaptant aux changements de l'industrie du tourisme. Aujourd'hui, l'accent est mis sur les notions de solidarité et de développement durable. En Suisse romande, cela se traduit par quelques réalisations concrètes qui montrent que l'Eglise tient un rôle non négligeable dans la promotion touristique du pays.

1 • Une préoccupation au centre du message rédigé en vue de la Journée mondiale du tourisme 2010 (27 septembre prochain) par le Conseil pontifical pour la pastorale des migrants. (n.d.l.r.).

église

en mai 2006 un tableau des enjeux du tourisme mondial selon l'Eglise catholique. Lors de son intervention pour le congrès du Bureau international du tourisme social (BITS), organisé en France, à Aubagne, sur le thème *Vers un tourisme de développement et de solidarité*, il a souligné cinq points importants. Tout d'abord, le thème même choisi par le BITS exprime sa prise de conscience progressive et son engagement pour qu'on associe au tourisme, l'accès aux vacances, le développement du territoire et la lutte contre la pauvreté. Il s'agit de faire de la solidarité une des lignes-force entre le Nord et le Sud.

Ensuite, le développement intégral de l'homme et le développement solidaire de l'humanité constituent un des axes pour aider les populations à accéder à des conditions de vie plus humaines. Cette croissance ne se réduit pas aux dimensions purement économiques et techniques, mais implique, pour chaque personne, l'acquisition de la culture, le respect de la dignité d'autrui, le rejet

de toute forme de terrorisme, la reconnaissance de « ces valeurs suprêmes et de Dieu qui en est la source et le terme ». Le développement du tourisme au profit de tous doit aussi répondre à l'exigence d'une justice à l'échelle mondiale, qui garantisse non seulement une paix planétaire mais un juste partage des biens de la Terre et de la culture humaine, rendant possible la réalisation d'un « humanisme intégral ».²

Troisième point, le Code mondial d'éthique du tourisme doit être, pour chaque pays qui s'ouvre au tourisme pour les beautés de sa nature ou de sa culture, une référence de valeur. Celle-ci doit fonder le développement touristique en impliquant et régissant le plus possible de protagonistes : gouvernements, administrations nationales, régionales et locales, entreprises et associations professionnelles, agences non-gouvernementales, organismes en tous genres liés à l'industrie touristique, communautés d'accueil, organes de presse et, bien sûr, les touristes eux-mêmes. Aucun secteur lié au tourisme - gouvernements, secteurs privés, travailleurs et organisations associatives - ne peut estimer le « rendre durable » sans que la personne humaine ne soit reconnue comme source de droits et de devoirs. Une attention particulière doit être portée à la défense et à la garantie des droits des plus faibles (enfants, femmes, pauvres, personnes âgées, travailleurs non protégés, immigrés, etc.) qui peuvent être les victimes d'un tourisme sans règle, au profit des plus riches qui les considèrent parfois comme des biens de consommation.

Messe dans un igloo,
31 décembre 2009



2 • Cf. **Paul VI**, encyclique *Populorum progressio*, Rome 1967.

Quatrième point, il est opportun, dans un tel contexte, de donner toute sa place à la liberté de mouvement des personnes. C'est bien là un droit de la personne humaine et de sa vocation naturelle à la participation universelle aux biens de la Terre et des cultures. C'est pourquoi, une sollicitude particulière est requise envers les pauvres et ceux qui vivent dans des situations de marginalité, auxquels les conditions de vie interdisent une croissance convenable.³ On doit être tout aussi vigilant à défendre les beautés naturelles et les biens culturels en relation avec des communautés et des populations qui, sous la pression d'un tourisme qui obéit à des intérêts incontrôlés, sont mises face à la renonciation ou à l'abandon de ce qui leur appartient naturellement, même si c'est parfois en échange d'améliorations.

On doit aussi reconnaître la figure particulière du pèlerin-touriste qui suit des itinéraires en référence à l'histoire de la foi qu'il professe, aux traditions religieuses liées à des peuples et à des territoires (de toutes religions et croyances). Des formes caractéristiques de tourisme religieux se réalisent sur toute la planète ; sa contribution économique et financière n'est pas indifférente et sa place culturelle et relationnelle n'est pas insignifiante.

Enfin, dernier point, je crois que donner au tourisme une âme d'humanisation et solidaire correspond non seulement à l'action du Saint-Siège, mais constitue un nouveau perfectionnement de l'importante Déclaration-programme de Montréal qui, voici maintenant dix ans, proposait « une vision humaniste et sociale du tourisme ».

En Suisse romande

Sur le plan religieux, les cathédrales, les œuvres d'art à l'intérieur et à l'extérieur des monuments religieux, les sanctuaires, les monastères attirent de plus en plus de monde dans leurs parages et apportent un enrichissement spirituel incomparable aux visiteurs. Les autorités spirituelles comme politiques, les communautés chrétiennes locales comme les offices du tourisme deviennent de plus en plus conscients qu'une véritable évangélisation se réalise à travers les pierres qui parlent : une évangélisation aussi solide que la pierre !

En Suisse romande, parmi les apôtres de la pastorale, il faut, me semble-t-il, citer en premier lieu Bernard Paccolat, de Martigny, qui avait compris l'importance de ce créneau pastoral. Inlassablement, depuis les années '60, il a tout mis en œuvre pour attirer l'attention des autorités diocésaines valaisannes. Avec une foi inébranlable, il a essayé de démontrer, à temps et à contretemps, combien il est nécessaire de sensibiliser nos paroisses à l'accueil des touristes étrangers et nationaux.

A son instar, la première commission pastorale diocésaine du tourisme de Suisse romande est née dans le diocèse de Sion, traitant des thèmes relatifs à la pastorale des réalités du tourisme et des loisirs. Une préoccupation toujours d'actualité.

Ainsi, le 5 novembre 2004, lors de notre rencontre œcuménique à Vérollez, près de St-Maurice, nous avons évoqué les différentes manières d'accueillir les visiteurs-pèlerins-touristes à la cathédrale de Lausanne, à Romainmôtier, à Notre-Dame de l'Assomption à Neuchâtel, à l'abbaye de Hauterive, ainsi que dans une paroisse éminemment touristique comme celle de Verbier, en Valais.

3 • Cf. **Jean Paul II**, encyclique *Sollicitudo rei socialis*, Rome 1987.

Le but de ces échanges romands sur la pastorale du tourisme et des loisirs est d'harmoniser les attitudes pastorales, de sensibiliser les communautés d'en-voi, de s'enrichir par les échanges et de susciter des ministères nouveaux (accueil dans les églises, guides des églises, etc.) tout aussi importants que la catéchèse des enfants ! Nous avons suggéré de poursuivre nos entretiens œcuméniques en prenant exemple sur ce qui se réalise en Suisse alémanique,⁴ en France, en Allemagne, en Italie et en Espagne.

Il nous est aussi paru important de fortifier, dans les paroisses touristiques, les liens avec les offices du tourisme, avec les milieux politiques et hôteliers, ainsi qu'avec les travailleurs saisonniers et les sportifs. Un effort particulier d'accueil a été effectué dans la paroisse catholique de Leysin. Que ce soit durant l'été, à Noël, à Nouvel-An, durant les mois de février et de mars, des touristes de tous les coins du globe se rendent dans cette station et partagent un moment de prière avec la communauté paroissiale de la commune.

Un petit mot d'accueil sur le parvis de l'église, un drapeau de leur pays à l'entrée de la Maison de Dieu, une demande pour qu'ils préparent une intention de prière ou fassent une lecture dans leur langue au cours de la messe. S'ils arrivent avec des enfants ou des jeunes, nous essayons de les mobiliser pour qu'ils se joignent aux servants de messe ou aux lecteurs habituels. L'office achevé, tout le monde vient partager le verre de l'amitié dans la salle paroissiale où des bénévoles reçoivent en compagnie de paroissiens. La pastorale du tourisme, c'est tout simplement cela !

4 • Cf. www.tourismusseelsorge.ch

Vision à long terme

« J'ai fait un rêve », disait Martin Luther King. J'ai fait un rêve pour la pastorale dans nos lieux touristiques : j'aimerais que l'Eglise sente l'importance primordiale de l'accueil, qu'elle suscite des soirées de partage et de discussions pour que les consommateurs du dimanche deviennent des consom'acteurs. Car l'église, les chapelles de nos régions sont des reflets de la foi de nos ancêtres, du goût de leur époque, du fruit de leur travail ; elles sont un appel à continuer à fonder notre vie sur le roc de notre foi et sur le sens de la rencontre entre les hommes de « toutes langues, races et cultures ».

L'été passé, par exemple, un touriste de passage, professeur à l'Université de Nanterre, nous a donné une conférence sur la géopolitique, la globalisation et l'Eglise. Ou encore, à la dernière fête de Noël offerte par la commune de Leysin à la population, nous avons présenté l'évangile de la nativité interprété par des requérants d'asile d'Erythrée, de Somalie et du Nigeria, ainsi que par des étudiantes et étudiants d'écoles internationales et par des gens du pays. Cela a été possible parce que ces personnes avaient été intégrées au cours de l'année à nos célébrations dominicales.

La pastorale du tourisme, ce n'est donc pas seulement des relations éphémères. Les contacts par courriel peuvent d'ailleurs renforcer les liens avec des personnes vivant aussi bien en Roumanie, en Autriche, en Belgique, qu'au Venezuela ou aux Etats-Unis. Certaines reviendront peut-être dans les Alpes vaudoises grâce à l'accueil qu'elles ont reçu dans notre paroisse !

M.-A. R.

Heureux qui comme Ulysse...

●●● **Raymond Voyat**, Paris
Ecrivain, traducteur

« Heureux qui, comme Ulysse, a fait un beau voyage. » Voilà l'étiquette que l'on souhaite voir accrochée au bagage de celui qui en revient. Le vers de Joachim du Bellay est à la fois sincère et teinté d'ironie, car le voyage ne sera beau qu'évoqué, une fois effacées les traces de fatigue et celles des soucis et des dangers au jour le jour de l'aventure.

L'errance d'Ulysse est le résultat d'un conflit entre les dieux, qui le dépasse tout en le plaçant à un niveau que son génie pratique transforme en valeur. Pour Homère, les pérégrinations de son héros ne sont que le long prélude à des retrouvailles entre époux. L'épopée y trouve son aboutissement. Et il y a contradiction fondamentale entre la frêle trière d'Ulysse et son foyer.

Si l'Odyssée finit ainsi, l'aventure vacancière fait partie pour l'homme moderne des évasions qui rendent plus supportable la vie quotidienne alourdie par le souci, l'incertitude et, pourquoi ne pas le dire, une certaine platitude. L'image numérique a remplacé la voix de l'aède et les surprises de l'itinéraire sont réduites à un parcours balisé, qu'une succession de photographies permet d'effectuer par anticipation. De plus, deux composantes manquent : d'abord le temps, puisque le voyage prévu est toujours chronométré, et ensuite le frisson de crainte et d'attente qui entraînait l'épopée d'une page à l'autre.

Dans l'œuvre d'Homère, seule la mort marquerait un dernier épisode, si l'intelligence du héros ne lui permettait pas de bloquer l'ambiguïté manichéiste des dieux. Et c'est bien vivant que le héros retrouve Pénélope. Aujourd'hui, grâce au voyageur ou au Net, la détente se réduit bien souvent à beaucoup de fatigue et à une vérification de la justesse de connaissances acquises.

De l'initiation à l'évasion

Depuis les temps immémoriaux, la migration fait partie de l'homme. Avec le développement de la culture - pour quoi pas dans les deux sens du mot -, c'est devenu une mise à l'épreuve et un ressourcement purificateur entrepris en solitaire ou en groupe. C'est au cours de son itinéraire dans les déserts du Moyen-Orient, sous la direction de Moïse, que le peuple juif a appris la transcendance sous le souffle de Yahvé. Dans le Japon ancien, la condamnation à l'exil d'un samouraï rival a été la source d'une foisonnante littérature du regret de la terre natale.

Les sages de l'Inde et les moines bouddhistes allaient de monastère en monastère, quêteant des réponses aux questions qui les dépassaient et que leurs frères en religion pouvaient les aider à trouver. Songeons à la spiritua-

L'exil, le pèlerinage, la Voie, et maintenant les vacances, voilà différents aspects qu'il est intéressant de contraster. Les temps ont changé depuis Homère... Réflexions sur le voyage et les vacances, à l'heure de la mondialisation.

lité hindoue, à la foi musulmane, et n'oublions pas les élans catholiques un peu partout dans le monde. Ces parcours motivés par le repentir et l'espérance donnent jusqu'à aujourd'hui sa signification à la Voie, dont le chemin est l'aspect pénible de la progression vers les lieux de vénération. On se met en route, sans être certain d'arriver et surtout de revenir.

Les migrations de masse à composante familiale existent toujours. Il suffit de penser aux millions de Chinois et de Japonais se rendant dans leur contrée d'origine pour resserrer les liens entre les vivants et honorer les défunts à l'occasion du Nouvel An ou de la Fête des morts. Le culte voué aux disparus permet ainsi de renouveler la dimension spirituelle de la terre du clan, dans ses structures sociales horizontales d'origine paysanne.

Mais revenons au voyage privé, plus prosaïque ! Dans l'Entre-deux-guerres, les congés payés sont venus se greffer sur les vacances scolaires, permettant une détente en famille, souvent dans les régions d'origine. On travaillait dur durant l'année et on n'avait guère de temps pour apprendre à vivre ensemble. Après la fin de la Deuxième Guerre mondiale, et grâce à un essor économique parallèle aux acquis sociopolitiques, l'utilisation du temps libre s'est diversifiée en poussant au-delà des limites psycho-géographiques sécurisées. La banalisation des coûts a favorisé un tourisme de masse prédateur et irrespectueux des terres visitées et des sensibilités locales.

Notre interprétation ludique du repos porte une grosse responsabilité dans cette évolution, qui ignore la nécessité d'un effort de l'approche de l'autre, mal connu ou victime d'un préjugé. De plus, notre indifférence et la superficialité de nos contacts créent une hostilité

sous-jacente et des tensions imprévisibles. Les temps ont changé, mais peuvent nous remettre sur la Voie.

Culte du corps

On pourrait dire que de nos jours les itinéraires vers le dolce farniente sont en réalité une laïcisation de démarches spirituelles par l'exaltation du corps, conscient ou non de ce qui l'entoure. Les plages de la Méditerranée, du Brésil ou de Bali sont psychologiquement aussi loin qu'il est possible des chemins du pèlerinage ou de l'exil, et pourtant elles en gardent la trace dans ce culte hédoniste.

Le tourisme moderne nie l'espace et le temps dans la glorification d'un espace-cliché de ciel radieux, de mers sans pollution, de sommets roboratifs et d'un temps-cliché d'une jeunesse même pas entamée par les seniors, clientèle particulièrement choyée des voyageurs. On profite de l'illusion d'être sans limites, puisqu'on a vaincu l'espace et le temps, fût-ce pendant ces jours de détente.

Comme les sirènes de l'Odyssée, les tentations chantent toutes les langues de nos périple. Et c'est un culte du corps qui se forme peu à peu, une sorte d'avatar de la spiritualité, parce que, même aujourd'hui, on a besoin de transposer l'expérience du chemin à un niveau supérieur.

Il y a au fond de tout itinéraire une foi qui persiste, et c'est une consolation. Il ne faut pas se moquer de ce culte, mais l'enrichir par le contact avec celui qui est le miroir de l'Autre. La mondialisation nous en donne le moyen en suscitant la prise de conscience de la différence dans la souffrance. Le voyage moderne, avec son culte du corps, a

quelque chose de poignant qui souligne les différences dans l'identité et l'identité dans la différence.

Evolutions probables

Cette mondialisation nous oblige à repenser notre environnement proche et lointain, car l'inflation de l'information situe le voyage dans un contexte où nous allons subir de plein fouet le choc d'une misère inimaginable, de migrations ethniques indignes, de débordements intégristes et de dévoiements politiques. Il est insupportable, par exemple, d'observer dans les médias des photos montrant un clandestin échoué sur un rivage de vacances avec, immédiatement derrière lui, un groupe de touristes vautrés sur le sable, mangeant, buvant et riant dans une totale indifférence. Pourtant ces messieurs-dames ont « mérité » leurs loisirs...

Il faut être réaliste et ne pas prêcher l'utopie de la fraternisation au ras du sable ou des pâquerettes. Ni le touriste ni probablement l'indigène ne le souhaite : manque de temps, de connaissances, mais aussi de respect. La charité est pénible des deux côtés : celui qui prend ses vacances veut se détendre et n'a que faire des grands enjeux psychosociaux et des idéaux fraternels et humanitaires ; et celui qui habite les lieux doit d'abord survivre aux conditions sur place.

Cela ne veut pas dire que le visiteur ne sera pas transformé par les impressions qu'il rapportera chez lui. Car de tout voyage, si bref soit-il, nous rentrons différents. Il peut déclencher un déclic, susciter une vocation, mais pour cela, il faut une disponibilité intérieure, une transformation personnelle, en un mot la Grâce. Paul sur le chemin de Damas...

Peut-être que le visiteur sera incité à repenser ses idéaux dans le cadre d'une mondialisation qui est sur le seuil de chez lui. Cela viendra sûrement, et de toute façon ce ne sera pas issu de la masse migratoire mais d'une vocation individuelle. La fraternisation est un apostolat qui engage la vie, pas les vacances. Ce qui ne nous empêche pas d'ouvrir les yeux et d'aiguiser notre conscience.

Le petit écran a concentré l'information dans une proximité spatiale et temporelle qui oblige aussi à tenir compte des dangers immédiats que présente le dépaysement : accidents, fréquentations douteuses, épidémies, désastres naturels, insécurité, drogue. Le danger existe partout et à chaque instant. Ce sont les proportions qui changent et aussi la perception de l'appartenance à une communauté puisque, en déplacement, on perd ses repères habituels. Ce qui présuppose une attitude responsable envers nous-même et l'autre. L'évolution sociale et la distension des liens familiaux ont peut-être contribué à la désaffection de la proximité au profit de l'aventure lointaine. La crise économique actuelle cependant est une occasion de redécouvrir son proche environnement, en touriste chez soi, ce qui permet de mêler les générations dans le cadre de nos campagnes et de resserrer des liens distendus. Un premier signe d'évolution. Ce serait probablement aussi un des sens du mot « heureux » qui ouvre le vers de du Bellay.

R. V.

Vivre le voyage autrement

Un tourisme vert et ouvert

●●● **Franck Michel**, Strasbourg

Anthropologue, professeur à l'Université de Corse, directeur de l'association Déroutes & Détours¹

Pour renverser les tendances d'un tourisme au service de la seule mondialisation libérale, des pistes sont à défricher, des voies à explorer, loin des sentiers battus par des opérateurs sans scrupules ou même par des voyageurs découvrant avec l'écotourisme ou l'adjectif « durable » une nouvelle manière de faire du marketing. Demain, le monde sera « nécessairement » métis et le rôle du tourisme dans cette affaire sera fondamental.

Il est bien connu que le voyage dérive dès lors qu'il passe de la quête à la conquête. Si le tourisme n'est pas la guerre, il s'en éloigne parfois de peu. Par son biais, le fossé des inégalités quelquefois se creuse, tandis que les injustices, d'un bord comme de l'autre, se confrontent et parfois s'affrontent. D'ailleurs, passant de 25 millions de touristes internationaux en 1950 à près d'un milliard en 2010, de tels flux saisonniers et massifs peuvent-ils encore se révéler pacifiques ?

Les projections sur l'avenir sont très « prometteuses » à l'heure où le tourisme est déjà devenu la première activité économique au monde, après le pétrole et l'automobile. On en oublie presque que cet univers aseptisé du voyage s'inscrit dans la mondialisation et n'a que faire des nomades, sinon à parfois les filmer et photographier, le temps du « séjour ». La *pax touristica* masque mal les vrais enjeux de la guerre économique en cours.

Ces dernières années, le tourisme s'est diversifié à tout va pour le meilleur et pour le pire. Pour attirer des consommateurs de destinations de plus en plus exigeants et blasés, il doit en permanence se renouveler, au détriment souvent de l'éthique : du tourisme de

friche au tourisme de bulle, du tourisme extrême au tourisme sexuel (pour lesquels la prise de risque et l'exploitation de la misère participent à l'esprit d'aventure), le secteur du voyage se crée en permanence de nouvelles identités dans un monde sans boussole, en quête de repères et en proie à une identité pour la moins incertaine. Comme le pli mène au repli, on ne sait que trop qu'une identité fragilisée dérive souvent vers l'identitaire.

Des identités instrumentalisées

Or les identités ne sont jamais figées - relisons Amin Maalouf et Edouard Glissant - mais plutôt mouvantes, mobiles voire mutantes. Le voyage représente l'une des formes de refuge auprès des identités autres. Il est le moment crucial où les certitudes de nos identités antérieures vacillent et se diluent par-

1 • www.deroutes.com. Franck Michel est l'auteur de *Routes. Eloge de l'autonomadie. Une anthropologie du voyage, du nomadisme et de l'autonomie*, Presses de l'Université Laval, Québec 2009, et co-auteur de *Tourismes & Identités* et de *L'identité au cœur du voyage*, L'Harmattan, Paris 2006 et 2007.

fois dans un magma dont émergeront de nouveaux imaginaires de l'identité. Le besoin aussi vital que vacancier de nos contemporains consiste à chercher ailleurs - à tout prix ! - des réponses aux questions qu'ils se posent ici. Dans un monde en proie au doute permanent, peut-on encore vivre libre sans perdre ou vendre ses racines ? La question n'est pas neuve. Et la solution revient à conjuguer ce que Michel Le Bris a nommé, dans *L'homme aux semelles de vent*, le « nous voulons vivre au pays ».

Dans les années '50, les Bretons découvraient les touristes comme aujourd'hui les paysans cambodgiens ou boliviens les découvrent, c'est-à-dire avec étonnement, entre méfiance et fascination... Et à l'image du citadin parisien qui découvrait en son temps le rural breton (ou basque, alsacien, etc.), le touriste international qui débarque de nos jours dans un village reculé au nord de Bali jette le même regard descendant.

Le touriste véhicule, qu'il le veuille ou non, une idéologie bourgeoise inscrite au cœur même de la modernité occidentale qu'il porte en son for intérieur autant que son sac sur le dos. Le touriste parisien d'antan se révoltait déjà à la vue d'une radio ou d'un aspirateur dans sa chaumière de son bout du monde, tout comme le touriste actuel s'énerve lorsqu'un « indigène » vietnamien ou marocain lui donne son adresse e-mail pour que le visiteur puisse lui renvoyer les photos de ses belles rizières en terrasses ! Le tourisme est un phénomène moderne qui craint la modernité là où il ne l'attend pas, parfois là où il ne la souhaite pas... Il est si bon d'être invincible, ne serait-ce que le temps des vacances !

Avec le déni d'histoire et l'oubli des réalités socio-politiques des régions défa-

vorisées du Sud, mais bel et bien visitées, le tourisme creuse un peu plus le fossé qui sépare le Nord et le Sud, le soi et l'autre, l'ici et l'ailleurs. Il met en scène un présent factice à sa guise, en figeant le passé dans les pierres et dans les mythes, en recomposant les vies des uns à partir d'images pittoresques, reconstruites ou réinventées, selon les envies des autres.

Comment ne pas voir dans le tourisme - parfois vêtu des habits neufs de l'humanaire - une forme pacifique de « recolonisation » des âmes et des lieux ? Nombre de villages du Sud peuvent en témoigner : le billet vert d'aujourd'hui peut faire plus de dégâts que la poudre à canon d'autrefois...

Folklorisation

La mise en folklore du patrimoine culturel local est déjà devenue, ici ou là, bien plus une habitude qu'une exception. En ces lieux « préservés » - et surtout « réservés » ! -, le tourisme s'avère rarement un « passeport pour le développement » mais plus souvent une « carte d'identité locale » qui emprisonne bien plus qu'elle ne libère. Pour beaucoup d'autochtones, l'horizon se referme sur leurs potentialités à devenir de bons acteurs, passifs et sédentaires, de leur propre culture, elle-même figée dans le temps et dans l'espace. Transformés en figurants dépendants et dévoués au service de l'industrie touristique, ces habitants ne sont alors plus que l'ombre d'eux-mêmes. Leur identité locale a été entièrement instrumentalisée au profit d'intérêts qui leur échappent en grande partie.

Au final, la tendance actuelle est à la folklorisation des cultures. Elle coïncide avec le repli sur le terroir et sur les siens, en même temps qu'avec une

valorisation de l'identité des autres, voire parfois une exaltation de la différence : le clash des cultures, plutôt que le métissage partagé... Ce qui convie au voyeurisme maladif et non à la rencontre interculturelle. De nouveaux « zoos humains » sont donc à craindre, dans une indifférence quasi générale.

Défense en amont

Peut-on échapper à cette spirale infernale ? Opter pour un tourisme éthique rédempteur, susciter une prise de conscience généralisée de la part des voyageurs, inciter l'industrie du tourisme à défendre les vertus du tourisme dit durable sont quelques-unes des nouvelles orientations consensuelles en matière de tourisme « soutenable ». C'est bien, mais il faut aller plus loin si l'on souhaite réellement sortir du *touristiquement correct* et creuser des sillons novateurs et inédits.

Deux voies, la première surtout pour le Sud, la seconde surtout pour le Nord, sont à explorer. Pour les populations autochtones, en particulier dans les pays du Sud (mais pas uniquement), il importe que la société réceptrice puisse disposer d'un « socle » socioculturel suffisamment autonome, riche et structuré, pour que l'ingérence extérieure soit contenue, tantôt intégrée, tantôt refusée, mais toujours mesurée et discutée.

Pour que la folklorisation ne soit pas l'unique alternative à la disparition, les peuples autochtones doivent s'armer des riches savoirs nomades qu'ils possèdent et s'attacher aux croyances et modes de vie qui leur sont propres. Autrement dit, ils doivent refuser toute forme d'assimilation, en préservant au mieux leur indépendance et leur liberté. Cinq domaines sont à privilégier : la

langue ; les croyances (les religions ou les spiritualités autochtones permettent d'ancrer l'histoire et les traditions d'une communauté, par l'intermédiaire des mythes et des rites, autour d'une identité propre qui peut ensuite être partagée par d'autres) ; la culture ; l'organisation sociale et familiale (avec parfois encore l'économie du don, l'organisation clanique ou familiale) ; l'histoire (l'appropriation de son propre passé est un préalable pour gagner, puis conserver son indépendance, renforcer l'autonomie des peuples, puis transmettre l'indispensable devoir de mémoire aux générations présentes et futures). Lorsque ces cinq champs cèdent face à la mondialisation, les peuples entrent dans une phase de survie délicate qui s'apparente souvent à un sursis dramatique.

Dans les pays du Nord (y compris dans les poches de Nord à l'intérieur du Sud), le tourisme durable peine à s'imposer voire à émerger. C'est au Sud que le bât blesse le plus : les clivages persistent entre, d'une part, les promesses et les réalisations de la part des professionnels du tourisme et, d'autre part, entre les attentes de la population et les réalités du terrain dans les régions défavorisées.

Ce développement, qu'il soit touristique ou non, est alors perçu comme une nouvelle religion, avec son fond dogmatique servi de certitudes : une spiritualité occidental-libérale où les missionnaires divins et les administrateurs coloniaux ont été remplacés par les humanitaires et autres développeurs assermentés, au cours de leurs « missions d'aide au développement ». Une certaine vogue du « tourisme humanitaire » s'inscrit dans cette forme à peine masquée de repentance...

Bref, il n'y a donc pas de mauvais touriste et de bon humanitaire, et quant au « tourisme humanitaire », on peut penser qu'il s'agit d'une imposture : ne vaut-il pas mieux « pratiquer » soit du tourisme, soit de l'humanitaire ? Cela sans se sentir obligé de joindre absolument les deux, le plus souvent dans le but de masquer une inconfortable culpabilité ? L'essentiel n'est-il pas plutôt de pratiquer l'un comme l'autre le mieux possible, dans le respect des populations locales et de leur environnement naturel et social ?

Si le constat est accablant, il ne faut pas non plus nier que le tourisme peut permettre à des cultures, ici ou là, d'échapper à leur disparition pure et simple, écrasées sous le poids du bulldozer de la mondialisation. Même si cette voie s'annonce étroite et fragile, un autre développement touristique, entièrement repensé et réorienté, et qui reste à inventer, pourrait aider à la réaffirmation des identités locales et renflouer en même temps les caisses des communautés locales.

D'autres voies

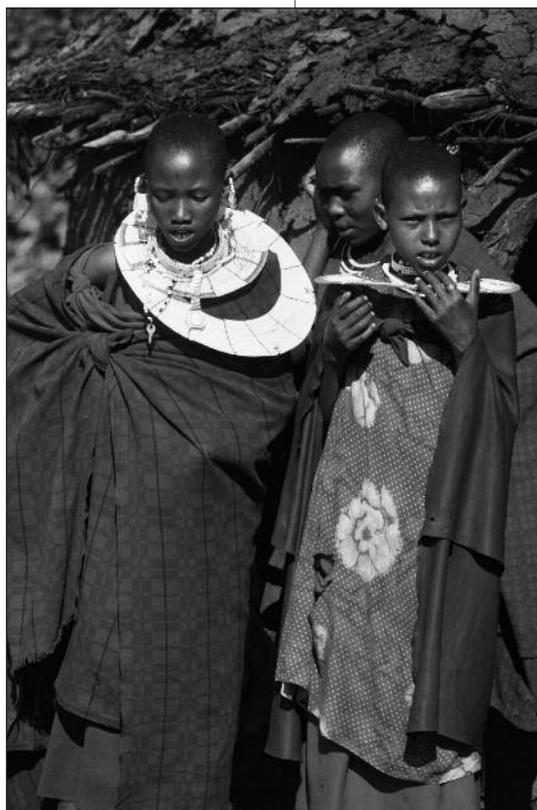
Dans l'attente de lendemains touristiques plus enchanteurs pour les oubliés des recettes et autres autochtones interdits de plages privées, confisquées par des grandes chaînes hôtelières qui les réservent à leur précieuse clientèle étrangère, plusieurs orientations souhaitables pour un autre tourisme peuvent être mentionnées.

Pour commencer, il faudrait cesser de voyager car « il le faut », arrêter de consommer des séjours touristiques comme on achète des tomates ! Les menaces écologiques, premières parmi d'autres, devraient finir de nous en convaincre !

Voici quelques alternatives afin de voyager autrement. Voyager vraiment différemment, selon une forme lente et apaisée qui pourrait s'apparenter au *Slow Travel*, ce qui implique de se libérer du voyage sur-organisé. Voir le monde avec d'autres yeux, sans œillères et à petite vitesse, en évitant par exemple de monter dans l'avion lorsque cela n'est pas indispensable, en préférant les transports en commun ou non motorisés. On peut encore rester chez soi et redécouvrir son univers de vie, sa propre culture et les contacts qu'elle entretient avec les autres, régionales ou étrangères. Ou voyager « loin chez soi », mais cette fois en faisant preuve de réelle ouverture à l'autre, ainsi que d'imagination et d'initiatives originales. Par exemple, en invitant des Maliens à la maison, à

société

*Villageoises Massai.
Reconstitution pour touristes (Tanzanie)*



Noël, ou en installant une yourte mongole au fond de son jardin et en con-viant l'entourage à la crémaillère.

Enfin, on peut voyager au cœur de l'im-migration, cela de deux manières au moins. La première consiste à se ren-dre là où certains ne vont jamais (dans les « quartiers populaires » par exem-ple) : dépaysement garanti, et cela peut augurer de véritables rencontres ba-sées sur d'autres valeurs que la vio-lence, le clanisme et autres clichés.

La seconde est encore plus intéres-sante : faire des immigrés, par exemple, les véritables intermédiaires du voyage culturel, tourisme intérieur, circuit urbain ou périple lointain ; contribuer à ce qu'ils deviennent les initiateurs de ces voyages inédits, les passeurs d'un monde à l'autre. Cela permettrait sans doute d'importantes évolutions : mieux connaître l'autre et donc mieux le re-connaître dans la vie de la cité ou ail-leurs, mieux le respecter aussi, et donc, une fois au loin, mieux appréhender l'ailleurs et ses habitants (ces *étranges étrangers*). Cette reconnaissance en-trainerait une meilleure intégration, sans oublier les emplois qu'une telle évolution générerait...

L'avenir sera métis

Ces timides voies s'ébauchent ici ou là, signalant les premières brèches dans les remparts des identités pétrifiées. L'essentiel, pourtant, reste de parvenir à offrir demain à nos enfants des *raci-nes* et des *ailles*, ces deux choses telle-ment indispensables. Cette autre voie, fondée sur un « nouvel être-ensemble », porterait le nom de métissage.

Tout voyage est pluriel et concerne plu-sieurs errances et brassages en son sein. Le voyage doit d'abord être une rencontre s'il veut rester un voyage. La

rencontre humaine, comme expression potentielle du métissage, devient un voyage en soi, dans et vers soi aussi. Le motif premier de tout voyage. Car tout cheminement dans le monde est d'abord un regard, un geste, un pas en direction de l'autre, bien avant d'être une redécouverte de soi.

De la rencontre avec le vaste monde, véritable apprentissage de la vie, dé-pend notre manière de « grandir » et de nous « enrichir ». Mais si la vraie vie est ailleurs, comme le pensait Rimbaud, elle est surtout vivante chez l'autre qui vit dans un ailleurs, qu'il soit proche ou lointain. Dans l'univers du voyage comme dans la vie quotidienne, le mé-tissage incarne à ce jour la meilleure alternative à la crispation identitaire.

S'ouvrir à l'autre, c'est accepter le fait de douter de soi ; se risquer à l'altérité, c'est la voie qui mène à des bonheurs évidents dont les sentiers difficiles res-tent parsemés de dangers. Le métis-sage, c'est le même et l'autre, l'import-ant étant surtout la conjonction. Le sujet métis est celui qui adopte, adapte et fait sien quelque chose, sans en devenir dépendant. Le métissage sup-pose la mobilité et le nomadisme, alors que ceux qui s'y opposent sont les tenants de la sédentarité et de l'ordre établi.

Les destinations métisses existent, se développent même, sans doute plus par la force des choses que par une volonté affirmée, mais elles seront de-main recherchées par un nouveau type de voyageurs.

Pensé dans l'espace de la rencontre touristique, le métissage apparaît comme la seule option capable à l'avenir de gé-nerer l'émergence du tourisme dit durable, à une échelle réellement humaine et non plus seulement économique.

Fr. M.

Des zoos humains

Les dangers de l'ethno-tourisme

● ● ● **Jonas Pasquier**, Genève
COTMEC¹

L'été passé, un reportage montrait l'attrait des visiteurs pour la tribu Jarawa, sur les îles d'Andaman et de Nicobar, dans le golfe du Bengale. Des excursions sont organisées par les compagnies locales, lors desquelles les touristes peuvent photographier les autochtones ou leur lancer des biscuits et des friandises... Jusqu'alors anecdotique, ce type d'activité se développe rapidement dans la région, puisqu'une entreprise de tourisme indienne a récemment obtenu l'autorisation de construire un hôtel aux abords de la forêt dans laquelle les Jarawa résident pour la plupart.

En plus de souligner le danger inhérent pour les autochtones, pour des raisons immunitaires, de leur contact avec les touristes, plusieurs anthropologues ont dénoncé la *zoofication* des Jarawas, ainsi que des quelques cent communautés indigènes qui, à travers le monde, ont choisi de continuer à vivre selon leurs coutumes en s'isolant volontairement de notre monde globalisé. Les chercheurs révèlent d'autres exemples où les communautés sont menacées de disparition, comme c'est le cas pour les femmes Kayans en Thaïlande, dont la notoriété des larges bracelets qu'elles portent

autour du cou n'a d'égale que la détérioration de leurs conditions de vie. En effet, leurs terrains sont accaparés par des compagnies privées et leur société envahie par les problèmes d'alcoolisme.

Hélas ! le tourisme est une industrie dont le développement ne semble pas connaître de limite et qui parvient à « vendre » efficacement ses innovations. L'ethno-tourisme est souvent présenté en *package* avec l'éco-tourisme qui a le vent en poupe. Sur son site officiel, l'office du tourisme des îles Andaman et Nicobar ne se gêne d'ailleurs pas pour démontrer que des vacances sur ses rivages garantissent le respect de l'environnement : tout en vantant le camping et autres sports de nature, il souligne la possibilité de visiter et d'observer des tortues, des dauphins ou... des tribus autochtones !

Le cas des îles Andaman n'est qu'un exemple parmi tant d'autres. On peut trouver des formes plus insidieuses encore d'ethno-tourisme. Participant à une exploration au Pérou en 2001, sur le fleuve Amazonie, un voyageur relatait que le programme, outre des treks dans la jungle et l'observation d'animaux, incluait la visite d'un village autochtone où l'on pouvait « admirer » des shamans ou de jeunes adolescentes de 15 ans enceintes... Ces exemples sont autant de preuves de la nocivité d'un ethno-tourisme qui s'intègre aisément aux autres activités touristiques, tout en représen-

A travers l'explosion de la mobilité et les progrès des télécommunications, la mondialisation a abouti à un rétrécissement du monde. Ce phénomène n'a pas épargné le domaine des vacances, allant de pair avec une démocratisation du tourisme et de la mobilité pour les populations du Nord, et une exigence d'innovation permanente de la part des acteurs de l'industrie du tourisme où la concurrence fait rage. Cette quête incessante de la nouveauté a de nombreux effets pervers. Décryptage d'un phénomène qui pose de grandes questions éthiques.

1 • Cet article a été publié par la Commission tiers-monde de l'Eglise catholique in *Info Cotmec*, n° 314, décembre 2009, Genève, et est reproduit ici avec son autorisation. www@cotmec.ch (n.d.l.r.)

tant le paroxysme des dilemmes éthiques qui accompagnent le tourisme en général.

Héritage colonial

Toute forme de tourisme provoque la mise en lumière d'une inégalité, d'une forme de domination politique et économique, l'expression d'une liberté de mouvement octroyée à certaines populations et refusée à d'autres. Pratiquement, il réunit des individus qui ont les moyens de se déplacer et d'aller visiter une région et ses habitants qui n'ont aucune chance d'accéder à ce luxe. Cette capacité à se rendre chez l'autre

Aborigènes, Australie



résonne comme une permanente « découverte » de terres éloignées et renvoie à la structure de domination des expéditions des XV^e et XVI^e siècles. Cette dynamique implique pour un grand nombre de touristes, comme à l'époque pour Christophe Colomb et consorts, une appréhension de l'autre en des termes réducteurs et un renforcement des clichés et préjugés préexistants dans l'imaginaire collectif des pays « exportateurs » de touristes.

De cette inégalité implicite à l'ethno-tourisme, il n'y a qu'un pas que des agences peu scrupuleuses franchissent maintenant explicitement, portant à son paroxysme la relation biaisée entre touristes et populations locales. Prolonger la comparaison avec le colonialisme permet d'appréhender combien le tourisme pratiqué de façon irresponsable réduit implicitement l'autochtone à un élément du paysage.

Un des documents les plus parlants d'un des premiers contacts entre « civilisation » et « barbarie » - les carnets de Christophe Colomb - est imprégné de cette même vision : les Indiens y apparaissent au beau milieu de descriptions ayant trait aux oiseaux, à la végétation et aux couleurs. Cette vision imprènera l'essentiel du contact entre l'Europe et le Nouveau Monde dans les décennies et siècles qui allaient suivre² ; elle reste d'actualité.

Les dynamiques d'opposition entre « sauvages » et « civilisés » - ainsi que la mise en vitrine des premiers pour le divertissement des seconds - peuvent ainsi être considérées dans la droite ligne des expositions coloniales des XIX^e et XX^e siècles. Elles s'inspirent d'une même vision orientaliste et exotique de l'autre, l'au-

2 • Tzvetan Todorov, *La conquête de l'Amérique. La question de l'autre*, Points, Paris 1991, 340 p.

tochtone étant ramené à des schémas de compréhension et de classification prédéfinis et imposés aux pays « non civilisés » ou « en voie de développement ». Le visiteur recherchera chez le « visité » le folklorique, l'exotique, l'originalité, voire la bizarrerie : au centre de l'attention, le corps de l'autre.

Effets de marché

Malgré ces explications d'ordre sociologique, c'est également dans les impératifs économiques qui sous-tendent l'industrie du tourisme qu'il faut chercher les causes du développement de l'ethno-tourisme. Son offre s'inscrit en effet dans une logique de consommation et répond à une demande de découverte du public (essentiellement occidental). Dans une industrie soumise à une concurrence exacerbée par le développement d'Internet, « l'innovation » ultime, après avoir exploré faune, montagnes, déserts, jungle ou calotte glaciaire, est logiquement le « safari humain ».

Si l'ethno-tourisme est intolérable d'un point de vue éthique, s'y opposer n'est pas sans ambiguïté. En effet, comme toute activité touristique, ce développement pose la question de la relation de dépendance qui s'instaure entre les populations et régions qui « importent » des touristes et ces derniers. Bien que pernicieuse, cette dépendance est pourtant bien réelle sur le plan économique, puisque le tourisme figure en bonne place des sources de revenus de nombreux pays du Sud.

L'ethno-tourisme ne fait pas exception à cette règle. Les communautés indigènes participent parfois même activement à leur propre exploitation touristique : tel est le cas des projets mis en place par la compagnie Wild Frontiers, qui développe des lieux d'hébergements pour touristes au sein des communautés autochtones (comme par exemple les Kush au Pakistan), en *joint venture* avec ces dernières qui reçoivent 50 % des bénéfices. Ceci pousse le directeur de cette agence de voyage, Jonny Bealby, à affirmer que l'ethno-tourisme peut « bénéficier à tout le monde s'il se développe correctement ».³

Quel que soit le crédit que l'on accorde à de telles déclarations, la réalité de cette dépendance économique et les énormes intérêts économiques qui la sous-tendent expliquent la difficulté qu'il y a à introduire des considérations éthiques dans les pratiques du tourisme en général, et celles de l'ethno-tourisme en particulier. Il en est alors de celui-ci comme de toute activité économique qui représente de grands dangers pour une population ou pour l'environnement : il convient de dénoncer ces pratiques et de veiller à ne pas s'en rendre complices en tant que consom'acteurs.

Ce souci est au cœur de l'action de l'ONG Tourism Concern,⁴ qui met en avant les violations des droits humains (droit à la terre, à la dignité, protection contre l'exploitation culturelle, etc.) qui sont bafoués par certaines pratiques de l'industrie du tourisme. Face aux intérêts financiers en jeu, seul un important travail de sensibilisation pourra permettre de placer les impératifs éthiques, culturels ou environnementaux au-dessus des considérations économiques qui donnent son tempo au développement du tourisme et de ses déclinaisons éco ou *ethno*.

J. P.

3 • *The Guardian*, 13.01.2007.

4 • www.tourismconcern.org.uk (n.d.l.r.).

Bello Horizonte

Au cœur de l'Amazonie péruvienne

●●● **Xavier Arbex**, Puerto Maldonado (Pérou)
Prêtre, président d'APRONIA

Depuis plus de 30 ans, Xavier Arbex vit et travaille au Pérou à la protection de l'environnement de l'Amazonie. Il est aussi l'un des fondateurs d'APRONIA, « Asociación de Protección del Niño y Adolescente », qui gère plusieurs foyers pour enfants ainsi que l'Estancia Bello Horizonte.¹ Née sous l'impulsion de jeunes, cette auberge s'inscrit dans le cadre du tourisme équitable et écologique. Récit d'une aventure collective originale.

En l'an 2000, un groupe de jeunes élabore un projet de jardin botanique. On leur prêta un terrain près de la rivière et ils se mirent à cultiver les plantes médicinales et exotiques de notre forêt tropicale. Puis ils construisirent, au prix de bien de petits sacrifices, un réduit pour le gardien et pour l'entreposage des outils. C'est alors que le propriétaire du terrain fit son apparition pour dire que le tout lui appartenait, jardin et maison compris, puisque le terrain n'était que prêté. Faute de clauses de contrat claires, les jeunes perdirent la cause et abandonnèrent les lieux. Cependant ils ne se découragèrent pas et l'un d'eux annonça qu'il connaissait un endroit très beau, surplombant la verte immensité de la forêt vierge. En plus, et surtout, une source d'eau pure abondante émanait au bas de la colline.

Et c'est ainsi que nous sommes partis à l'aventure. Après une dizaine de kilomètres sur la route qui mène au Brésil et trois heures de marche à travers les pâturages et la forêt, nous sommes arrivés chez un paysan, Cornelio, qui vivait seul et qui nous a accueillis très aimablement. Nous nous sommes rafraîchis à la source. Comment ne pas être conquis par la beauté de l'endroit : la forêt vierge s'étendant à perte de vue et, sous nos pieds, s'élevant au milieu d'une étendue marécageuse, une immense palmeraie ? Nous avons donc marchandé l'achat d'une parcelle du terrain de Cornelio et

les jeunes ont décidé d'y construire une grande maison, une sorte d'auberge de jeunesse pour tous les groupes de jeunes de la ville.

La construction, entièrement en bois, s'est étendue sur toute l'année 2001, au gré du temps libre des volontaires du chantier, sous la supervision de Cornelio qui fonctionna comme un excellent chef de chantier. En bas de la colline, nous avons en plus creusé une grande piscine de 150 m², pour profiter de l'abondante eau de source.

C'est alors que les jeunes exprimèrent l'idée de faire de ce projet une auberge touristique dans le but de leur créer des emplois : l'Estancia Bello Horizonte était née !

Un but 100 % social

Mais il fallait encore trouver un organisme qui assure le chapeautage de l'entreprise, et c'est là que les choses s'arrangèrent à merveille : APRONIA, l'Association de protection de l'enfant et l'adolescent, qui a son siège à Puerto Maldonado, accepta le défi. C'est ainsi qu'on fit d'une pierre deux coups : donner du travail aux jeunes en situation d'abandon et remettre les bénéfices générés par l'auberge aux deux foyers d'APRONIA.

1 • www.estanciabellohorizonte.com

Ces foyers accueillent une cinquantaine d'enfants et de jeunes, filles et garçons. Ils sont placés là à la demande d'un juge, en cas d'abandon ou de danger moral grave, pour une durée limitée ou pour toujours. Les foyers fournissent à ces enfants ce qu'une famille péruvienne de classe moyenne pourrait leur offrir, y compris des études supérieures. Par ailleurs, APRONIA apporte son aide à des victimes de violences ou d'abus sexuels, soutient des mères célibataires adolescentes, travaille à l'appareillage et à la réhabilitation de personnes handicapées, etc.²

Équitable et écologique

La construction des structures manquantes du bâtiment s'est terminée en 2002 et l'auberge a été inaugurée en septembre de la même année. Ce projet respecte les critères du « tourisme équitable » qui sont, entre autres : choix du personnel parmi les gens de la région, avec priorité aux jeunes en premier emploi ; achats de produits de la région et investissements auprès des entreprises locales ; distribution des bénéfices aux œuvres sociales d'APRONIA ; respect de la clientèle grâce à un service attentif à ses besoins particuliers ; priorité à un service de qualité face au profit et relations commerciales limitées aux agences qui suivent les mêmes buts ; accueil à tarifs réduits des visiteurs régionaux, avec formation à l'écologie. L'auberge respecte aussi les critères du respect de l'environnement : limitation du nombre de visiteurs à trente personnes à la fois et refus du tourisme de

masse ; rejet de toute tentative de garder en captivité ou de conditionner les animaux sauvages autour de l'auberge, comme cela se pratique dans la plupart des autres auberges ; conservation de l'environnement naturel des sentiers et parcours (silence, refus de cueillette de plantes, lutte contre le braconnage et les brûlis, etc.) ; traitement des résidus solides et des évacuations d'eaux usées de l'auberge ; entretien de la piscine sans produits chimiques et déversement de ses eaux dans les marécages.

Succès et difficultés

L'auberge a connu durant six ans bien des difficultés. Le respect des critères énoncés ci-dessus a considérablement limité ses profits. Les grandes agences, qui ne veulent travailler qu'avec de grands groupes et certains guides touristiques, l'ont boudée. Mais, peu à peu, les commentaires enthousiastes de ses visiteurs, via surtout la publicité de bouche à oreille, ont permis à *Estancia Bello Horizonte* de se faire connaître, surtout dans les cercles du tourisme alternatif.

Bello Horizonte



2 • Pour soutenir APRONIA-Pérou : CCP 17-453213-4, Xavier Arbex, 1299 Crans-près-Céligny.

société

Le nombre des visiteurs s'est mis à augmenter, au compte-gouttes, certes, mais d'année en année. En 2008, nous avons terminé l'exercice sans perte et l'an dernier s'est même soldé par un bénéfice net d'environ 15 000 dollars.

L'auberge a accueilli, en 2009, 780 visiteurs étrangers et 350 régionaux, ce qui signifie un taux d'occupation de trois personnes par jour. Cela reste vraiment peu lorsque l'on sait que l'entreprise

emploie 15 personnes en permanence ! Mais notre bonheur est de voir l'enthousiasme de son personnel, en général bien identifié au projet, et surtout de constater que les clients sont vraiment satisfaits. Ils se disent contents de la compétence des guides, de la convivialité partagée avec le personnel (les clients vont souvent à la cuisine !) et de la gastronomie. Beaucoup disent avoir vécu chez nous les meilleurs moments de leur séjour au Pérou.

Reste que de faire fonctionner une auberge de brousse, avec nos propres tours organisés, se heurte à des défis considérables : grèves régionales de toutes sortes, énorme poids fiscal, innombrables règles administratives qui changent continuellement, climat tropical qui rend l'entretien difficile et coûteux, pression des paysans et chercheurs d'or du voisinage qui ne respectent pas les lois de conservation écologique, etc. Il y a vraiment de quoi se décourager !

C'est ainsi qu'en début de cette année, les inondations provoquèrent la fermeture du Valle Sagrado et surtout du Machu Picchu, nouvelle « merveille du monde », deux principaux buts touristiques du Pérou. Durant deux mois, ce fut pour nous la catastrophe ! On tournait à vide et il fallait payer les salaires ! Mais la volonté et les motivations des membres de l'équipe sont nos principaux moteur et force. Ils savent que l'on travaille principalement pour eux et pour les foyers, où certains d'entre eux ont d'ailleurs vécu, et non pas pour un patron qui transférerait tous les bénéfices à Lima ou aux Etats-Unis ! Les quotidiennes félicitations des clients les valorisent aussi, et surtout le fait que chacun partage toutes les décisions et le destin de l'entreprise.

X. A.



Notre-Dame de la Route
Chemin des Eaux-Vives 17
CH-1752 Villars-sur-Glâne /FR
T +41 (0)26 409 75 00
www.ndroute.ch

7-14 août

Retraite individuellement guidée
Beat Altenbach s.j.

8-15 août

« Venez à l'écart et reposez-vous » (Mc 6,31)
Retraite ignatienne
Louis Christiaens s.j., Geneviève Boyer,
Karem Bustica

15-22 août

Retraite itinérante
Sur la trace de grands spirituels
Luc Ruedin s.j., Stéphane Currat,
accompagnant moyenne montagne

6-10 septembre

En lisant la Bible et en méditant la Parole,
créer des figures bibliques
Jean-Bernard Livio s.j., Georgette Fournier,
Christine Mahler

17-24 septembre

Retraite individuellement guidée
Bruno Fuglistaller s.j.

Lettre à Lucilius

« Tu te crois le seul à l'avoir faite, cette expérience ? Tu t'étonnes (la belle nouveauté !) de ce qu'un aussi long voyage et la visite de lieux aussi variés n'aient pu dissiper cette tristesse lourde que tu portes en toi ? Il te faut changer d'âme et non pas de climat. Tu peux bien traverser la mer immense et tes yeux peuvent bien, comme le dit notre cher Virgile, "laisser reculer les terres et les villes", ils te suivront partout où tu iras, tes vices.

» Quelqu'un s'étant plaint en des termes comparables, Socrate répondit : "Pourquoi t'étonner si tes voyages ne te sont d'aucun profit ?" C'est toi que tu traînes partout. Tu souffres exactement de ce qui t'a fait fuir. En quoi de nouvelles terres peuvent-elles t'aider ? Ou la connaissance des villes et des sites ? Futilités que tout ce ballottage ! Tu veux savoir pourquoi cette fuite ne t'est d'aucun réconfort ? Tu fuis avec toi-même. Il te faut déposer le fardeau de ton âme. Tant que tu ne l'auras pas fait, aucun endroit ne te fera plaisir. Ton état actuel, ne l'oublie pas, est semblable à celui de la prophétesse que notre cher Virgile représente déjà enflammée, en transes, largement sous l'emprise d'une inspiration venue d'ailleurs : "La prophétesse est en proie au délire, dans l'espoir d'expulser de sa poitrine le dieu puissant." Tu te précipites de tous les côtés pour chasser le poids qui t'opprime et que ta bougeotte même rend encore plus pénible. De la même façon, un bateau est moins déséquilibré quand sa cargaison est bien calée. Mais si elle roule pêle-mêle, elle fera couler plus vite le côté sur lequel elle porte. Tout ce que tu fais, tu le fais contre toi, et tu te fais du mal rien qu'en bougeant puisque tu secoues un malade.

» Mais une fois débarrassé de ce mal, tout dépaysement te sera agréable. On pourra t'exiler au bout du monde, quel que soit le coin perdu des pays barbares où l'on t'aura mis, cet endroit te sera, de toute façon, hospitalier. Ce qui compte, c'est l'état dans lequel tu te trouves et non pas ta destination. Voilà pourquoi nous ne devons asservir notre âme à aucun lieu. Il faut vivre avec la conviction suivante : "Je ne suis pas né pour un seul coin de terre. Ma patrie, c'est le monde entier." (...) »¹

Sénèque

1 • « Lettre XXVIII », extrait, in **Sénèque**, *Apprendre à vivre*, Lettres à Lucilius choisies et traduites par Alain Golomb, Arléa, Seuil, Paris 1990, pp. 33-35.

Bouclons la boucle

●●● **Gérard Joulé**, *Epalinges*
Ecrivain et traducteur

L'homme a toujours eu la bougeotte. Il a toujours cru qu'ailleurs l'herbe était plus verte. De là sont nées les guerres et les conquêtes. Cependant des esprits plus pragmatiques pensent simplement que l'homme ayant deux jambes est naturellement tenté de s'en servir. Qu'en fut-il chez les hommes de lettres ?

Entre voir ce qu'il y a ailleurs et se l'approprier, il n'y a qu'un pas qui est toujours franchi. Même quand l'appareil photo remplace le fusil, l'homme reste un prédateur. Certains voient dans cette bougeotte une conséquence de la chute originelle. L'homme tombé de haut cherche sa place sans pouvoir la trouver. D'où son nomadisme invétéré, effréné. Le voyage n'est pas absent de l'Évangile. Le Christ lui-même ne dut-il pas quitter le sein de son Père pour venir s'incarner sur Terre ? Y eut-il jamais plus éprouvant, plus renversant voyage ? Le Christ évoque aussi dans une parabole l'aventure de ce prince qui quitta le royaume de son père pour aller évangéliser des pourceaux.

On s'imagine assez le fils prodigue tel que Murillo l'a représenté. Monté sur un cheval marron et couvert d'un manteau pourpre, il tient à la main un chapeau à plumes et salue ses parents. Il vit chez les courtisanes mais n'y noue aucune de ces belles relations qu'on a coutume de se faire dans la dissipation, puisqu'un peu plus tard il lui faudra garder les pourceaux. Un voyageur doit savoir tout faire, c'est entendu, mais ce métier-là trahit un fâcheux manque de ressort et une faible intelligence pratique. Enfin, ce qui aggrave son cas, il rentre à la maison natale et se cache, plein de confusion, dans le sein de son père. Il ne sortira plus jamais de chez lui. Le fils prodigue n'était qu'un fils à papa qui jetait sa gourme. Il n'avait pas la vocation. Il n'ira pas comme Whitman chan-

ter les grands chemins ! Il n'ira pas boire l'espace à grands traits.

Ecrivains-voyageurs

L'homme de lettres, qui souffre d'un complexe d'infériorité par rapport à l'homme d'action (militaire, missionnaire, voire simple voyageur de commerce), se dit que s'il voyait du pays, il pourrait renouveler ses sujets d'inspiration et sortir enfin de cette chambre trop meublée de son Moi, où partout des miroirs lui renvoient son image haïe. À défaut de renouveler une inspiration défaillante, il pourra toujours faire le récit de son voyage, ce qui l'occupera un moment. Et c'est ainsi que la littérature est née.

Homère fut peut-être l'un des premiers correspondants de presse. Il était là avec sa caméra devant les murs de Troie. Il a vu tomber tant de valeureux guerriers. Il a surpris les propos que le roi Priam échangeait avec ses enfants. Il était avec Achille sous la tente où ce bouillant soldat boudait. Il était dans le conseil des dieux.

Quelques siècles plus tard, Descartes parcourt l'Europe en soldat, avant de s'installer en Hollande. Dans ce pays dont il ne connaît pas la langue et où les gens, uniquement préoccupés de commerce, font leur fortune en vous ignorant et en vous comblant de riches produits importés, Descartes estime qu'il vivra à son aise, sans être à tout moment troublé par les importuns ou les amis.

La Fontaine, depuis le Limousin, se souvient qu'il a une femme et peut-être des enfants. Il leur écrit. Pascal ne voyage que pour des raisons utilitaires, qui sont bien souvent les meilleures.

Et Morand et Cendrars ? Ils sont aux antipodes. Cendrars le foudroyé ne rejoindra jamais Morand le pommadé. Celui-ci se déplace en sleeping, celui-là bourlingue à fond de cale. L'un regarde ses voisins, leurs chaussettes, la marque de leur voiture, les étiquettes de leurs bagages. L'autre vous déshabille les gens, les villes, remonte les continents comme un terrassier remonte son pantalon. Morand déguste le monde, l'encre, le whisky et le thé, le petit doigt relevé en accroche-cœur. Cendrars l'absorbe comme un verre de punch ou une rasade de vodka. Le premier peaufine, fignole, le second taille, tranche et décharge sa mémoire sur la rame de papier comme un docker une rame de wagons sur un quai de gare. Ici trop de bijoux, là de verroteries. Quand l'un ou l'autre de ces deux écrivains-voyageurs est en panne d'inspiration, il choisit une nouvelle destination. A la fin, leur littérature ressemble à une industrie.

Toute autre est la nature des voyages de Valéry Larbaud. A ce jeune millionnaire vertueux qui croyait pouvoir acheter la honte et réparer l'injustice sociale en faisant entrer dans ses vers blancs comme ses gants tous les bruits du monde, la respiration des locomotives à vapeur, l'odeur de leur fumée, le chant des servantes portoricaines qui lavent les escaliers des maisons patriciennes, l'odeur du foin coupé un jour de pluie sur le lac de Starenberg, à ce cœur de vagabond qui faisait trois fois par an le tour du monde dans son yacht privé et son terrain personnel, il fallait une navigation sans cesse renouvelée et qui ne veut rien savoir, sinon espérer éternellement des choses vagues.

Loti, lui, quitta le noble métier d'officier de marine pour celui incontestablement plus commun de littérateur. La mer, les pays inconnus, des amours étranges, pittoresques et interrompues avec des Madame Butterfly et des Aziyadées couleur locale, cela aide à attendre la mort. Sous d'autres cieux, nous oublierons l'immonde agitation occidentale. L'Orient a peut-être gardé le secret de la sagesse des dieux, des races closes, des villes interdites, des femmes mystérieuses et défendues par des gardes d'eunuques. L'Asie depuis toujours ouvrit les cœurs au songe. Tout en chassant le tigre, on rêve de l'au-delà et l'âme d'un banquier se transforme en éponge. Flaubert avait déjà reconstruit Carthage, rasée par Scipion, pour oublier l'ignoble agonie d'Emma Bovary à Yonville. « C'est là, disait-il, une thébaïde où le dégoût de la vie moderne m'a poussé. »

Naviguer sur place

La navigation de Raymond Roussel n'était pas à proprement immobile. Il ancrerait son yacht dans une baie ombreuse, abritée des moustiques, et au lieu de descendre à terre, comme l'eût fait la majorité des humains curieux de nature, il descendait les stores des hublots et se mettait à écrire. Peut-être y avait-il dans l'air des parfums qui stimulaient son imagination. C'était ce qu'on peut appeler sans impropiété un dandy.

Et tout le monde se souvient de Des Esseintes, le héros du roman de Huysmans, *A rebours*, qui ayant décidé de partir à Londres, et ayant bouclé ses valises et les ayant fait transporter à la gare du Nord, entre dans une taverne à proximité de la station, commande une bière, s'imprègne de sa saveur, et rega-

gne ses pénates, pensant avoir accompli son voyage. Il avait quand même fait ses bagages.

Reste le voyage intérieur, tel que Proust l'a pratiqué entre les quatre murs d'une chambre recouverts parfois de liège pour mieux s'abstraire du monde ambiant, retrouvant à sa manière la Hollande de Descartes si propice à la méditation.

Couleur universelle

L'homme classique, qui croit que l'homme est partout le même et pour qui les différences entre les peuples et les races sont purement anecdotiques, n'a pas de raison de voyager. Il verra partout le même spectacle. Les voyages n'ont d'intérêt que lorsqu'on croit aux différences.

Les romantiques, qui s'ennuient dans le monde bourgeois parisien et qui croient ou font semblant de croire à la couleur locale, sont tentés de boucler leurs valises et d'aller voir ailleurs. Le passé même leur devient un ailleurs. Ils inventent l'Utopie, le pays qui n'existe nulle part. Ils se mettent en quête de l'âge d'or, de l'Atlantide. Mais après tout, les

rêves les plus déraisonnables ne valent-ils pas mieux que les réalités rassises de l'âge mûr, comme disait Alexis de Tocqueville à son élève Arthur de Gobineau ?

À l'époque des *Nouvelles asiatiques*, le dogme de l'universalité de la nature humaine et de la raison n'avait pas encore été battu en brèche. Gobineau, qui croyait dur comme fer aux différences entre les races, ira sur le terrain vérifier ses théories. Il fut l'un des premiers à oser affirmer que les hommes ne sont nulle part les mêmes, et il s'attacha à nous montrer en quoi un Hottentot ou un Chinois diffère d'un bourgeois de Paris. Gobineau aimait la vie de voyage et il prétendait même que tous n'y sont pas aptes, et que savoir voyager n'est pas plus l'affaire de tout le monde que savoir aimer, savoir comprendre et savoir sentir. Un tel aphorisme ne ferait pas le beurre de nos agences de voyages modernes... À une époque où l'Orient n'était pas encore entré dans la culture occidentale, sinon par l'étroite fenêtre de la Bible et des *Mille et une Nuits*, Gobineau en avait non seulement pressenti mais inventorié les richesses.

Un siècle après, les voyageurs y arrivent en foule. Les communications se sont établies entre les peuples, et l'homme et la vie se sont complètement uniformisés, mais par le bas, non par le haut. Alors, fallait-il croire les classiques quand ils disaient que l'homme était partout le même sur la Terre et qu'il n'était pas nécessaire de sortir de sa chambre, sauf peut-être pour aller évangéliser ?

Combien d'ethnologues, combien de coloniaux, qui avaient lu Jules Verne enfant, sont partis d'un cœur innocent, pensant découvrir l'Eldorado, et n'ont trouvé que quelques tribus primitives déjà contaminées par les bienfaits de la civilisation matérialiste occidentale ? Ex-

La chambre de Proust à Illiers



plierait-on autrement la tristesse de Claude Lévi-Strauss ? Adieu sauvages, adieu voyages !

Le voyage, une loi

Le voyage fut d'abord collectif : migrations, guerres, pèlerinages, exodes, déportations. Le voici qui revient à ses origines, le déplacement par masses. Les vacances portent maintenant un autre nom, donné par les sociologues : transplantations saisonnières, en même temps qu'elles sont traitées d'activités de loisirs. Car il ne faudrait pas que pût planer sur elles le moindre soupçon de paresse ou de fainéantise.

Et tout tourisme ou voyage qui se respecte sera, bien entendu, « culturel ». On ne veut tout de même pas bronzer idiot ! Un des hauts lieux de la Côte d'Azur sociale fait sa publicité avec cet autre euphémisme : la solitude collective ! Où faudra-t-il aller, Seigneur, pour fuir la tyrannie de la face humaine ?

Il n'y a plus que des voyageurs : les sédentaires deviennent des originaux, des excentriques, des malades, des gens à surveiller de près. S'il n'y avait que des gens comme eux, que deviendrait le commerce ? Les voyages ne sont plus un caprice mais un asservissement à des lois de migration grégaire, un vaste tournoi de l'humanité.

Voyager, c'est chercher le neuf, l'inconnu. Le voyageur est un inquiet qui ne trouve jamais le repos, qui ne peut jamais se fixer. Depuis la chute, l'homme est un nomade. Caïn ira, chargé du faix de son crime, mais protégé par Dieu, fonder des villes, comme Enée.

Don Juan, qui est un grand insatisfait, est aussi un grand voyageur. Le catalogue que lit son valet est assez parlant à cet égard. Tant de conquêtes en Italie, tant en France, en Espagne, etc. Déjà la

manie des records et des statistiques ! Don Juan voyage de femme en femme et de pays en pays. Ce faisant, il fuit ses créanciers, les maris trompés et les frères des femmes qu'il a déshonorés et qui crient vengeance. Allant de ville en ville, de femme en femme, il n'a le temps d'en connaître aucune. Il n'approfondit rien. Il se lasse vite. Seule la conquête lui plaît. Tous les débuts sont beaux. De même que le touriste qui n'échange que des propos aimables et convenus avec des gens qu'il ne reverra pas.

Puis, un beau jour, les voyages eux-mêmes perdirent le charme de la nouveauté. La nouveauté n'était plus dans l'errance mais dans la sédentarité. Le voyage se professionnalisa, s'industrialisa, se commercialisa. Il lui arriva la même mésaventure qu'à la littérature, quand, quittant les salons, elle alla à l'école et à l'université, qu'elle devint objet de concours et de publication, moyen de gagner sa vie et d'acquiescer une notoriété.

Les voyages devinrent collectifs et l'homme seul eut peine à trouver sa place dans un monde embouteillé. Les wagons-lits cessèrent de rouler, l'avion prit le relais et supprima le trajet. La vitesse tua la lenteur. La vie perdit sa douceur. Le plaisir solitaire devint la joie obligatoire et communautaire. On voyagea comme on fit l'amour, à plusieurs, sans goût et sans envie. On alla d'un point à un autre. On ne s'arrêta plus en chemin. La surprise disparut. Le voyage n'était plus ce beau désordre qui entraînait dans votre vie et en bouleversait les règles.

Restent les prises d'otage pour rappeler la vie passée des aventuriers. Le danger a toujours accompagné le voyageur. Dürer ne représentait-il pas le chevalier traversant la forêt du mal entre la mort et le diable ?

G. J.

Grands-mères

●●● **Guy-Th. Bedouelle o.p.**, Angers (F)
 Recteur de l'Université catholique de l'Ouest

Lola de Brillante Mendoza

Partout dans le monde s'exerce le génie, le plus souvent caché, d'un personnage essentiel à son équilibre, celui des grands-mères. J'avais eu l'occasion d'en parler ici même en signalant le beau film de Sokourov, *Alexandra* (2007), cette *babouchka* rendant visite à son petit-fils, soldat en Tchétchénie, et mettant un peu d'humanité dans ce camp d'hommes rompus à la guerre. Aujourd'hui, nous allons encore plus à l'Est, aux Philippines, à la fois catholiques et asiatiques, avec le combat de la vie quotidienne dans la pauvreté et ses dérivés que sont l'alcool et la drogue.

Brillante Mendoza, talentueux réalisateur philippin, s'attache à décrire, sans concession et sans pathos, et parfois avec un humour cru, la dure vie de son peuple, comme il l'a fait dans *John John* en 2007 et dans *Serbis* en 2008. Ici, à travers l'histoire de deux *lolas* (grands-mères en tagalog, qui est parlé à Manille)

Lola Sepa et son arrière-petit-fils



que l'adversité va faire se croiser, il montre leur volonté de survivre et de surmonter les malheurs, au prix de leurs minuscules héroïsmes.

Le début du film est emblématique : une vieille femme, soutenue par un enfant, sans doute un arrière-petit-fils, lutte de toutes ses forces, non seulement pour maintenir ouvert son parapluie sous les trombes d'eau qui s'abattent, mais aussi pour allumer une bougie. A plusieurs reprises, le parapluie se retourne, la bougie s'éteint, mais elle ne se décourage pas et finit par réussir à maintenir la flamme qu'elle dépose sur le trottoir. *Lola Sepa* honore ainsi l'endroit où son petit-fils a été tué d'un coup de couteau par un type de son âge qui voulait lui prendre son téléphone portable.

L'assassin, nommé Mateo, a été arrêté et attend son procès dans une prison surpeuplée où il est possible aux familles de rendre visite aux internés et de leur apporter de la nourriture. C'est ce que fait sa grand-mère, *Lola Puring*, bravant aussi bien les éléments déchaînés de la saison des pluies que les insondables formalités administratives.

Le film retrace la lutte obstinée et parallèle des deux grands-mères. *Lola Sepa* entend procurer à celui qui a été tué des funérailles décentes, tandis que *Lola Puring* veut faire sortir Mateo de sa prison. Pour tout cela, il faut de l'argent et elles n'en ont pas plus que leurs familles respectives dont elles sont les piliers.

Gagné centime par centime, parfois au prix de tous petits larcins, procuré par la mise en gage de l'objet le plus sacré de

la maison qui est le téléviseur, emprunté ou quémandé sans fausse honte chez les voisins tout aussi pauvres, l'argent est au cœur de la vie, pour pouvoir continuer à manger et à garder sa dignité jour après jour. Cet argent va permettre de résoudre le problème des deux grands-mères qui ont fini par se rencontrer dans le bureau du juge. *Lola Puring*, en hypothéquant son petit logement, arrive à réunir la somme qui persuadera *Lola Sepa* de renoncer à poursuivre son assassin. Il semble que la justice philippine, dont les prétoires et les prisons sont surchargés, encourage ce genre de transactions, même en cas d'homicide.

Authenticité

Le génie de Mendoza est de susciter une émotion vraie, alors qu'il aurait pu tourner sa fiction comme un document froid ou en faire un mélodrame, en nous donnant simplement à regarder. L'authenticité, même si elle est recréée, ne fait pas de doute : ainsi du tournage dans le quartier de Manille, Malabon, inondé toute l'année, qui oblige à circuler en barque ; ainsi des difficultés à marcher, à trouver son chemin dans la foule compacte se pressant sous les parapluies, qui sont celles des deux actrices professionnelles, âgées respectivement de 84 et de 79 ans.

Les rapports familiaux, avec l'absence mal expliquée des parents et la présence aimée mais encombrante d'enfants de tous âges, sont montrés avec justesse. Jusqu'à leur dernier souffle, les grands-mères se sentiront responsables de tout leur monde et ce rôle est reconnu par tous. Car le film atteste parfaitement

combien elles sont respectées dans la société philippine. Malgré leur lenteur et leur surdité, aucun policier ou aucun fonctionnaire investi de quelque autorité ne les rudoie ou leur montre quelque impatience. Cela ne signifie évidemment pas que les choses vont plus vite pour elles ou qu'on leur concède des faveurs, mais, même aux plus pauvres, on montre une certaine considération en fonction de leur âge et de leur dignité humaine.

Mendoza fait percevoir aussi combien les relations sociales sont pragmatiques. Si les deux vieilles femmes commencent la rencontre destinée à conclure leur troc par des échanges assez hilarants en se racontant tous leurs maux physiques, ce n'est nullement pour s'apitoyer l'une sur l'autre ni sur elles-mêmes, mais parce que c'est le sujet commun le plus neutre. Il n'y a pas de complicité, malgré la similitude de leur condition personnelle et sociale, mais seulement une transaction. C'est bien ce qui est indiqué par la scène finale : une fois que l'argent est passé du linge qui l'entourait à la poche de l'autre, les deux femmes se séparent rapidement, chacune allant de son côté.

Cette sécheresse de ton, accentuée par le type d'images que donne la caméra à l'épaule, est sans doute la plus grande qualité filmique de Mendoza. Il propose une vision du réel par la fiction cinématographique, elle-même inspirée de faits qui ont existé. Lorsqu'il déclare : « Je veux juste faire des films humblement, en restant fidèle à ceux que je filme », ¹ nous savons qu'il dit vrai.

G.-Th. B.

1 • *Les Cahiers du cinéma*, n° 656, mai 2010, p. 71.

La séduction du désenchantement

Edward Hopper

●●● **Geneviève Nevejan**, Paris
Historienne de l'Art

Edward Hopper
(1882-1967), Fondation
de l'Hermitage,
Lausanne, du 25 juin
au 17 octobre

Il y a un mythe Hopper nourri par la personnalité de ce géant taciturne et misanthrope. Comme pour mieux le sonder, la Fondation de l'Hermitage présente au seuil de l'exposition treize autoportraits dessinés, peints et gravés entre 1900, (l'artiste avait alors 18 ans) et 1945. L'auteur s'y est scruté avec une sobriété d'expression. Ces différents miroirs de lui-même sont le préambule de son art où les sentiments intériorisés se dissimulent au-delà de la discrétion des apparences.

Figure ambivalente, Hopper doit beaucoup à ses origines européennes. De religion baptiste, sa famille est de lointaine origine anglo-hollandaise par son père et anglaise par sa mère. La peinture de Hopper gardera l'empreinte de cette éducation protestante, perceptible dans la pureté de son style et dans la sévérité ascétique de sa vision.

Deux continents

Sa volonté d'être artiste se manifeste dès l'âge de 17 ans. A la New York School of Art, Robert Henri fait naître en lui son intérêt pour la France où le jeune peintre effectue trois séjours entre 1906 et 1910. A Paris, il ignore les avant-gardes : le fauvisme, qui à cette date jetait

ses derniers feux, ou le cubisme débutant. Il se montre plus sensible à la lumière « qui, écrit-il, était différente de tout ce que j'avais connu... Les ombres aussi étaient lumineuses, de la lumière reflétée. Même sous les ponts, il y avait une sorte de brillance. » A cette vision éblouie, s'associe la découverte de l'impressionnisme qui l'incite à abandonner sa palette de tons rougeâtres et son dessin charbonneux.

Exécuté à son retour, *Soir bleu* (1914) porte en lui la nostalgie de l'Europe. « Tout m'a paru atrocement cru et grossier. Il m'a fallu des années pour me remettre de l'Europe. » Son titre français est emprunté aux premiers vers du poème *Sensation* d'Arthur Rimbaud : « Par les soirs bleus d'été, j'irai... rêveur... je laisserai le vent baigner ma tête nue. » *Soir bleu* était déjà une peinture de la mélancolie. Hopper demeura francophile, lisant dans le texte les auteurs français et particulièrement Verlaine. Il continua même d'écrire en français, à l'époque la langue de l'art.

En dépit de l'influence exercée par l'art européen, Hopper se situe dans la lignée des peintres américains, comme Thomas Eakins, mais aussi des écrivains Hawthorne, Melville et Whitman qui ont été les ferments d'une conscience nationale en adoptant, dès la fin du XIX^e siècle

cle, des thèmes proprement américains. Emblème de l'Amérique de l'Entre-deux-guerres, son œuvre trouve également un écho dans le cinéma américain des années '30. Il n'est d'ailleurs guère étonnant que Hopper ait été choisi en 1948 pour représenter les Etats-Unis à la Biennale de Venise.

La solitude de l'homme

En digne représentant du réalisme, dont il est sans doute la figure la plus populaire, il s'attacha presque exclusivement à la réalité dans ce qu'elle a de plus familier. Nombre de ses peintures dépeignent l'homme moderne, seul face à la ville et à son immensité. Les célèbres *Cinéma à New York* et *Oiseaux de nuit*, dont la Fondation présente plusieurs études, synthétisent l'aliénation de la vie moderne. Hopper ne relate pas une histoire mais dit toute la profondeur de la solitude qu'engendre notre univers. Une solitude omniprésente, même au-delà d'une apparente convivialité.

« Mon idée, très concrète, était de rendre tangible la séduction de ces restaurants bondés à l'heure du déjeuner. Mais j'espère bien qu'une autre idée, moins aisée à définir sans doute, s'est glissée dans le tableau. » Plus qu'une simple idée, le sentiment de solitude s'insinue en effet jusque dans les titres, notamment celui de *La Maison solitaire* de 1922. Hopper dépeint des lieux déserts ou des intérieurs qui, comme dans *Une Femme au soleil*, sont tout au plus occupés par un mobilier fonctionnel et parcimonieux.

Son univers est peuplé d'individus anonymes qui ont l'air d'attendre quelque chose, tout en ayant perdu tout espoir. La géographie spatiale joue le rôle d'un repoussoir des sentiments. A un observateur qui avait souligné la désolation de ses paysages, Hopper avait allégué « le reflet de sa propre solitude ». Il pose en effet la question du sens d'une existence et de l'absence de communication.

Dans *Soir d'été*, Hopper opposait déjà à l'animation d'un lieu de divertissement, l'absence de lien par le regard, comme si hommes et femmes étaient condam-

expositions

Edward Hopper,
« Soir bleu » (1914)



nés à un poignant silence. Les regards de la *Femme au soleil* exécuté en 1961, six ans avant la disparition du peintre, se perdent au-delà de la fenêtre. Ils disent tout de l'absence au monde.

Mises en scène

« Je crois, avouait-il, que l'humain m'est étranger. » L'aveu est paradoxal tant l'homme envahit son univers qu'il marque de sa présence, qu'il s'agisse de la maison de *Coucher de soleil à Cape Cod* ou de la présence de voitures dans *Automobiles et rochers*. Le souci des êtres constitue sans doute le thème central, le cœur qui fait vibrer toutes ses œuvres, et qui porte d'ailleurs Hopper bien au-delà du réalisme. Il recompose le réel comme un metteur en scène, au gré de ses volontés expressives. Le crépuscule, l'heure et le moment, qui sont souvent précisés dans ses titres, peuvent ajouter à la mélancolie. Ils peuvent accroître le climat d'inquiétude ou rendre la solitude plus grande encore, comme dans *Le Parc la nuit* (1921) où le halo du réverbère encercle un passant autour duquel les ombres profondes s'épaississent. Mais à la fin du jour, le peintre préfère la lumière et le bleu d'un ciel sans mélange. Le climat affiche le

plus souvent son indifférence aux drames humains. On est d'ailleurs frappé par le paradoxe de ses paysages rayonnants d'une lumière qui éclaire sans réchauffer.

Dans ses peintures, se lit aussi son amour du cinéma et son goût des mises en scène empruntées à des compositions cinématographiques. Il saisit les scènes de l'extérieur, au-delà de fenêtres, afin de mieux donner le sentiment d'intrusion et d'intimité surprise. Il révèle ainsi le drame, comme par effraction.

Dans ce théâtre immobile, frappé de silence, Jo Nivison, son modèle de prédilection - qui deviendra son épouse - occupe une place déterminante. Elle avait été actrice et elle se prêta à tous les rôles et à tous les fantasmes du peintre. Elle se plaignait à l'issue d'une de ses innombrables séances de pose qu'il l'avait transformée « en une lourde créature empotée qui avait l'air ivre... Il ne peut tout simplement me peindre comme je suis. » Elle demeura pourtant sa complice patiente, cela jusqu'à la mort, en disparaissant un an après Hopper.

Le peintre exerça une influence en sens inverse sur le cinéma. Hitchcock s'inspire clairement de sa *Maison près de la voie ferrée* dans *Psychose*. D'autres cinéastes, tels Polanski et Wim Wenders, ont été sensibles à sa peinture et à son climat d'étrangeté. Les artistes pop lui rendront également hommage. Ces reconnaissances diverses confirment que son œuvre sut dépasser les classifications et mouvements.

Hopper, ce réaliste supposé, savait éliminer tout détail anecdotique pour faire place à l'archétype. Sa simplicité apparente révèle son art de la litote qui ne garde du réel que son essence, son humanité dans ce qu'elle a d'étranger au temps qui passe.

G. N

Erratum

Dans la recension consacré au livre de Sœur Minke sur l'expérience de Grandchamp (*choisir*, n° 606, juin 2010, p. 37) une erreur a été remarquée.

La Règle de la communauté n'a pas été écrite par Mère Geneviève, comme on peut lire dans *choisir*, mais c'est la Communauté de Grandchamp elle-même qui a adopté celle de Taizé en 1952 (p. 40 du livre).

■ Guides

Luigi Cantamessa
avec la collaboration de Marc Aubert
Ethiopie

Guides Olizane, Genève 2010, 336 p.

S'il est un homme qui connaît l'Éthiopie par le cœur, c'est bien Luigi Cantamessa. Il l'a parcourue sur tous ses sentiers, il en est tombé amoureux, il y construit des écoles pour que les enfants sachent « toujours conserver leur sourire », il sait transmettre sa passion en organisant des voyages là-bas, il en a publié un guide, aujourd'hui dans une nouvelle édition (la 6^e) entièrement revue et augmentée.

Pays d'une grande diversité ethnique et culturelle, l'Éthiopie est riche en contrastes : des villes trépidantes aux paysages bibliques, des déserts de sel, des reliefs façonnés par un volcanisme actif, des lacs et des savanes au sud-ouest qui abritent une faune et une flore extraordinaires. Le voyageur passe de découvertes en étonnements.

Ce qui fascine le plus, c'est le chemin parcouru depuis l'Abyssinie - qui déjà faisait rêver Rimbaud - à l'Éthiopie moderne, avec son passé extraordinairement riche et que les Éthiopiens nous livrent, taillé dans la pierre et enraciné dans leur être. De la reine de Saba, et de ses folles amours avec Salomon, aux églises si vivantes encore, c'est tout un pan de l'histoire de croyants juifs et chrétiens qui rejoignent notre propre histoire. Dans la même édition, on trouvera nouvellement publié en 2010, *Malaisie, modernité et traditions en Asie du sud-est*, par Jérôme Bouchaud, et également réédité cette année *Ouzbékistan, Samarcande - Boukhara - Khiva*, texte et photographies de Calum MacLeod et Bradley Mayhew, et *Madagascar, la nature dans tous ses états*, par Annick Desmots, avec la collaboration des professeurs Charles P. Blanc et Jean-Louis Guillaumet. Ont également paru récemment des guides sur le *Bhoutan*, par Françoise Pommaret, et sur le *Burkina Faso*, par Sylviane Janin.

Jean-Bernard Livio

■ Romans

Daniel Cordonier
L'Ordre des femmes

Favre SA, Lausanne 2009, 428 p.

Les lois biologiques régissant les rapports amoureux ne visant pas la durée du couple mais la survie de l'espèce, des lois sociétales ont été mises en place pour supplanter ce manque. Or, depuis l'émancipation féminine, celles-ci ont été mises à mal. Résultat, hommes et femmes n'arrivent plus à vivre en couple sur le long terme, et, en sus, ne se comprennent toujours pas.

Loin d'être inintéressant, malgré quelques lourdeurs, ce premier roman de Daniel Cordonier, psychologue, explore ces incompréhensions sur la base de théories scientifiques, biologiques et psychanalytiques. En toile de fond, la « puissance des femmes », maîtresses de la reproduction, et le mythe de la grande prêtresse. Les membres d'une société secrète féminine, l'Ordre des femmes, travailleraient depuis des siècles à occuper les rouages de la société, à travers des conjoints soigneusement choisis. David Clerc, banquier à Genève, serait tombé dans leur filet. Mythomanie et paranoïa d'un homme amoureux délaissé ou découverte d'un complot ?

Lucienne Bittar

Pietro De Paoli
Dans la peau d'un évêque
Plon, Paris 2009, 292 p.

Voilà un récit, finement conduit, qui nous fait percevoir avec réalisme ce qu'un évêque catholique peut vivre au fil de ses journées. En lisant ces pages, le lecteur se demande même s'il ne va pas rencontrer cet homme dans son quartier tant il lui apparaît sympathique, authentique. En effet, sa vive sensibilité et ses aspirations profondes mettent en lumière bon nombre de questions que les fidèles chrétiens se posent aujourd'hui : la raréfaction du clergé, la place des laïcs dans des communautés vieillissantes, les diacres, les problèmes matériels et financiers de tout diocèse européen. Autant d'interrogations pratiques, auxquelles s'ajoutent les données d'une actualité récente sur l'accueil des traditionalistes, l'affaire de Recife, etc. Une liste de questions qui ne ces-

sent d'inquiéter l'avenir de l'Eglise. Bien sûr, on manque de tout, mais surtout d'espérance. Pour apprécier la vivacité savoureuse de l'approche ecclésiale de cet auteur, on pourra se reporter à ses ouvrages précédents : 38 ans, célibataire et curé de campagne, Vatican 2035 et *La confession de Castel Gandolfo*.

Louis Christiaens

■ Bible

Michel Salamolard *La Révélation du mystère*

Choisis en Dieu avant la fondation du monde
Saint-Augustin, St-Maurice 2010, 326 p.

Rendre compte de la richesse de l'espérance chrétienne dans un monde occidental qui s'en occupe trop peu, tel est l'objectif de Michel Salamolard. Pour ce faire, il va s'intéresser à l'approche que nos contemporains, curieux de sonder les origines du monde et de la vie, pourraient faire du mystère. Cela est certain, on ne peut pas tout expliquer sur l'origine de la vie. Ce mystère qui affleure dans l'art, dans la spiritualité, dans le sacré authentique des religions, il le définit comme une réalité, devinée et non possédée par l'esprit humain et en rapport décisif avec lui.

Cette réalité, pour nous chrétiens, est le Dieu révélé par Jésus-Christ. En notre cœur, il se révèle par « inspiration », nous dit l'auteur, lorsque l'Esprit de Dieu se joint à notre esprit (Rm 8,16). Cette révélation ne peut se faire que dans le langage humain, dans une culture humaine. « La vérité germait de la terre » (Ps 85) ; même venant du ciel, elle s'enracine dans les profondeurs des consciences humaines qui veulent bien l'accueillir au cours de leur histoire. Et là se souligne l'importance de la Bible : elle offre l'écho de cette parole entendue par ceux et celles que cette inspiration a transformés.

L'auteur nous entraîne très pédagogiquement à nous laisser transformer nous-même à la lecture des figures finement analysées de l'Ancien Testament. Il retrace de façon très vivante leur histoire et l'actualise pour notre quotidien. Mais le plus important est d'aller à la rencontre de l'homme Jésus. Après avoir répondu avec pertinence aux objections sur l'authenticité, l'historicité, la véracité des Evangiles, Michel Salamolard veut nous aider à « allumer les grands projecteurs de la révélation chrétienne ». Non pas

avec des formules abstraites, qu'il faudrait seulement admettre intellectuellement, mais à travers son expérience personnelle de Dieu qui transparaît maintes fois dans cet ouvrage.

Le principal éclairage porte sur l'amour et sur son origine au fond de notre cœur. Par une subtile comparaison avec l'automobile qui provient d'une usine renfermant toutes ses complexes mécaniques, l'amour présent en nous ne peut provenir que d'une source qui est tout amour, source qui est Dieu.

Ce livre répond à bien des questions sur le rôle de Dieu dans le cosmos, les vérités essentielles du christianisme, le sens de la vie humaine, dans un langage clair exprimant une foi vivante, contagieuse !

Monique Desthieux

Catherine Chalier

La nuit, le jour

Au diapason de la création

Seuil, Paris 2009, 254 p.

Par sa Parole, Dieu donne « l'être à la lumière, au jour et à la nuit ». Il les fait émerger des ténèbres et du *tohu vabohu* primitifs. Du chaos, on passe au cosmos. « Plutôt que de durcir les traits d'une opposition, de célébrer uniquement la lumière ou encore de se résigner à la confusion des ténèbres, la Bible plaide la cause d'une alliance entre la nuit et le jour. » Une alliance fragile car nuit et jour sont inextricablement mêlés. S'il n'y a pas de jour sans nuit, il y a aussi au creux de la nuit une façon de veiller qui se révèle étincelle de lumière. Si les ténèbres du désespoir tentent toujours d'envahir nuit et jour, il n'y a pas non plus de suprématie d'une lumière qui chasserait définitivement la nuit.

Catherine Chalier, philosophe spécialiste du judaïsme et plus particulièrement de la mystique juive, ne se contente pas dans ce livre de plonger dans la Bible, mais elle élargit le spectre de sa recherche aux philosophes, écrivains, peintres pour qui jour et nuit sont unis dans leur œuvre.

Une profondeur de recherche qui sort de la dualité, pour une expérience intérieure et extérieure se rejoignant dans cette lumière et cette ombre qui ne se laissent jamais saisir.

Marie-Thérèse Bouchardy

■ Spiritualité

Marcel Durrer**Chemin de Résurrection***Prédelle au Chemin de Croix*Illustrations Françoise Pête Durrer,
gravure sur cuivre

Editions franciscaines, St-Maurice 2010, 96 p.

De prime abord, disons que ce livre est beau ! Un régal pour les yeux et une délicatesse au toucher. Les éditeurs n'ont pas lésiné sur les moyens ! A chaque page, c'est une découverte. Intitulé *Chemin de résurrection*, il nous offre, en quatorze stations, plus une ouverture et un envoi, un véritable cheminement bordé de questions, de pierres blanches et d'émotions.

L'artiste graveur a cherché longtemps l'élément conducteur avec lequel elle allait marcher et graver... et c'est le fil qui s'est imposé. Une sorte de fil d'Ariane qui nous permettra de suivre le fil de la rivière. Et l'écrivain, convaincu que chaque époque a pour tâche de se réapproprier les gestes de la foi, s'est donné la peine de chercher ceux de notre temps. Le chemin de croix a été créé comme dévotion et parcours d'initiation à la foi du chrétien ; le chemin de résurrection, par un rite et une démarche symboliques, va proposer un parcours intérieur ouvrant à la vie, à la force de la parole qui guérit et ressuscite.

Dès le seuil, l'auteur nous offre une parole de Jean (10,9) « Je suis la porte : si quelqu'un entre par moi, il sera sauvé, il entrera et sortira et il trouvera pâture. » Une vie se déroule entre deux seuils, celui de la naissance et celui de la mort : entre les deux, toute une existence avec ses joies, ses difficultés, ses crises, ses passages.

Pas après pas, l'auteur nous invite à avancer, à prendre du temps pour entrer dans le lieu de la présence. Méditer avec ces quatorze stations, c'est accepter de le faire. Dans ses prières (une à chaque station), l'auteur demande à son Seigneur de lui donner assez d'humanité pour laisser les sentiments se dire. Eh bien... je vais donner un peu de liberté aux miens et lui dire que son parcours est magnifique.

Marie-Luce Dayer

■ Témoignages

Jacques Chessex**Une vie nouvelle***Lettres à Michel Moret*

De l'Aire, Vevey 2009, 140 p.

Deux livres ont paru après la mort de l'auteur en 2009. Le premier a causé un scandale, le second - celui-ci - passera peut-être inaperçu. Et pourtant, dans ces quelques lettres que l'écrivain adresse à l'un de ses éditeurs, il y a la face claire de l'homme qui se dessine. Celui qui parle de son désir de Dieu, qui se sent souvent en Lui, qui lit et médite Ignace de Loyola et cite deux jésuites de *choisir*. Surprenant d'entrer ainsi dans l'intimité d'un être qui parle beaucoup de neige et de sa blancheur, de sa pureté et de sa légèreté et qui regrette d'avoir été un mauvais fils pour sa mère. Regrets qu'il a déjà confessés dans un de ses livres, *Pardon mère*. Il se réfère souvent à Fra Angelico et à une lettre que l'éditeur susmentionné lui avait envoyée en guise de vœux de Noël. Une de ses lettres se termine par l'évocation d'un écrivain qu'il admirait et aimait - Jacques Mercanton, son professeur à l'université - et des premières pages d'un de ses livres *Celui qui doit venir*. C'était quelques mois avant sa mort...

Marie-Luce Dayer

Michel Moret**Danser dans l'air et la lumière***Journal d'un éditeur romand 2008*

De l'Aire, Vevey 2009, 168 p.

Prenez garde ! Si vous commencez à lire le journal de cet éditeur romand bien connu, vous serez forcés d'aller jusqu'au bout... L'auteur a une telle façon de titiller votre curiosité que vous allez vous laisser embarquer. Dans un voyage, fort plaisant du reste, qui vous conduira dans de charmantes îles méditerranéennes, dans les forêts de son enfance, dans des villages connus. Mais surtout, dans son monde qui regorge d'écrivains, de personnages célèbres dont certains très familiers. Vous aurez tout à coup l'impression d'entrer dans la cour des grands et c'est un peu enivrant. En plus, l'auteur pousse l'audace jusqu'à vous révéler des secrets... Vous vous dites alors : « Il nous fait vraiment confiance ! »

Parfois, l'auteur se pose de graves questions : « Quand on tient un journal, parle-t-on avec soi ou avec un hypothétique lecteur ? » Cette recension va vous rassurer, Monsieur, il y a quelqu'un au bout de la chaîne. Parfois, Michel Moret vous fait d'étranges confidences... il vous parle de coucous, de leurs surprenants fonctionnements... « des adeptes du secret bancaire », vous souffle-t-il ! Par contre, quand il envisage que, compte tenu de l'évolution de la presse, Internet sera un jour, dans certains cas, le seul support du livre, il vous rend chagrins... Mais quand il parle de la transmission de la beauté comme une noble tâche et qu'il se voit un maillon d'une chaîne honorable, vous souriez avec joie.

Un conseil, Monsieur l'éditeur, ne buvez plus de vin blanc le soir puisqu'il trouble votre sommeil. Et merci d'avoir accepté notre compagnie tout au long de votre voyage.

Marie-Luce Dayer

Godfried Danneels

Confidences d'un cardinal

Entretiens avec Christian Laporte et Jan Becaus

Fidélité/Racine, Namur/Bruxelles 2009, 176 p.

Ces entretiens sont une longue conversation avec deux interlocuteurs qui connaissent leur sujet. Ceux-ci ne donnent pas seulement la parole à Mgr Danneels, ils dessinent avec lui l'itinéraire d'une vie, de sa naissance en 1933 en Flandre-Occidentale, dans la petite commune catholique de Kanegem, à son départ du siège archiepiscopal de Bruxelles-Malines en 2009. Le cardinal parle du changement d'époque, de la brusque sécularisation de la Belgique, des églises vides aussi. Il rappelle que sa « vocation venait de la liturgie ».

On le trouve à Rome, lors des débuts de Jean XXIII : « L'Eglise avait besoin d'un concile. Ce fut un énorme saut qualitatif, [même s'il n'y avait] rien d'inconnu dans ce que le concile allait décider. » A 44 ans, il est nommé évêque : « Ma vie de professeur au séminaire était une vie idéale. J'ai dû changer de vie du jour au lendemain. Je n'étais plus maître de mon emploi du temps. » Il évoque les derniers papes : « J'ai une grande admiration pour Paul VI, un homme très typique du XX^e siècle, sceptique et travaillé par le doute. » Il voit en Jean Paul II à la fois un chef et quelqu'un de disponible

qui « avait une vie de grand mystique ». Et de ses voyages il dit : le monde « appréciait le chanteur, mais pas toujours la chanson ». Le cardinal livre aussi ses sentiments plus intimes, sa gratitude après sa grave opération du cœur : « Avant je ne voyais rien, maintenant je vois chaque fleur. Je ne voyais pas comment le jardin était beau. Maintenant je le considère comme un cadeau. » Godfried Danneels a une parole libre, mais il n'a pas réponse à tout et sait aussi dire qu'il ne sait pas. Ce livre en fait un portrait attachant et chaleureux.

Jean-Daniel Farine

Henry Quinson

Moine des Cités

De Wall Street aux Quartiers-Nord de Marseille

Nouvelle Cité, Bruyères-le-Châtel 2008, 217 p.

Cet ouvrage a reçu le *Prix 2009 de Littérature Religieuse* pour sa façon discrète et efficace de semer l'Évangile.

Employé estimé, bien rémunéré, Henry Quinson surprend tout le monde. « Je ne peux pas résister à la force qui m'habite. Je dois démissionner de la banque. » Le directeur lui demande : « Qui a pu vous proposer plus que nous ? » « Personne, je pars pour un monastère. (...) C'est la seule concurrence que j'accepte ! »

Quatre ans donc à l'Abbaye de Tamié, des rencontres avec diverses communautés religieuses (dont les moines de Tibhirine), la recherche d'un lieu alliant son désir d'une vraie vie monastique simple, sans habit, sans clôture, et son souci du service des pauvres (en particulier en faisant l'école aux enfants musulmans défavorisés). Avec intérêt, nous suivons ses réflexions, sa prise de conscience au fur et à mesure des étapes qui vont l'amener à s'établir à Marseille. Avec des amis animés du même objectif, il fonde la Fraternité Saint Paul comprenant sept piliers : célibat, prière quotidienne, logement (en cité HLM), travail à temps partiel pour pouvoir se consacrer à la prière et au service des autres, hospitalité, entraide et paroisse.

Le Christ au milieu d'existences modestes, parfois mouvementées, manifeste ainsi sa présence lumineuse.

Willy Vogelsanger

Ambort Gladys, *Brisée. De la fin de mon adolescence dans une cellule d'isolement.* Labor et Fides, Genève 2010, 214 p.

Association francophone œcuménique de missiologie, *Figures bibliques de la mission.* Cerf, Paris 2010, 264 p.

Boulanger Jean-Claude, *La prière d'abandon. Un chemin de confiance avec Charles de Foucauld.* Desclée de Brouwer, Paris 2010, 214 p.

Chevrier Antoine, *Le prêtre selon l'Évangile ou le véritable disciple de Notre Seigneur Jésus Christ.* Parole et Silence, Paris 2010, pp. VI + 562.

*****Col.**, *Dieu Trinité d'hier à demain avec Hilaire de Poitiers.* Cerf, Paris 2010, 556 p. [42717]

*****Col.**, *Identité et altérité : la norme en question ?* Cerf, Paris 2010, 328 p. [42720]

Crettaz Bernard, *Cafés mortels. Sortir la mort du silence.* Labor et Fides, Genève 2010, 130 p.

Dalla Costa Claudio, *Maurice Zundel : un mystique contemporain,* Saint-Augustin, St-Maurice 2010, 224 p.

Dubost Michel, *Qui pourra nous séparer de l'amour du Christ ? Lecture spirituelle de la lettre de saint Paul aux Romains.* Desclée de Brouwer, Paris 2010, 322 p.

Fabien Patrick, *Philippe « l'évangéliste » au tournant de la mission dans les Actes des apôtres.* Cerf, Paris 2010, 334 p.

Honoré Jean, *John Henry Newman.* Cerf, Paris 2010, 224 p.

Jérôme saint, *Les hommes illustres.* Migne, Paris 2009, 214 p.

Keshavjee Shafique, *Une théologie pour temps de crise. Au carrefour de la raison et de la conviction.* Labor et Fides, Genève 2010, 230 p.

Küng Hans, *L'Islam.* Cerf, Paris 2010, 956 p.

Le Gal Patrick, *Sentinelles de la paix.* Parole et Silence, Paris 2010, 322 p.

Maskens Paul, *Le mystère de Marie à Cana*, suivi de *La péripétie.* Fidélité, Namur 2009, 122 p.

Meizoz Jérôme, *Fantômes.* D'en bas, Lausanne 2010, 80 p.

Miribel Jean de, *Sagesse chinoise, une autre culture.* Le Pommier, Paris 2010, 126 p.

Neiryck Jacques, *OGM. Risques et chances. Plaidoyer pour le respect de la vie.* Jouvence, Genève-Bernex 2010, 140 p.

Paglia Vincenzo, *L'évêque et son diocèse.* Lessius, Bruxelles 2010, 188 p.

Peeters Tim, *La voie spirituelle des chartroux.* Cerf, Paris 2010, 192 p.

Pury Roland de, *Lettres d'Europe. Un jeune intellectuel dans l'Entre-deux-guerres. 1931-1934.* Labor et Fides, Genève 2010, 314 p.

Reymond Bernard, *Le protestantisme et le cinéma. Les enjeux d'une rencontre tardive et stimulante.* Labor et Fides, Genève 2010, 128 p.

Simonnet Anne, *Pierre Emmanuel, poète du Samedi saint.* Parole et Silence, Paris 2010, 174 p.

Sophrony Archimandrite, *Saint Silouane l'Athonite (1866-1938). Vie, doctrine, écrits.* Cerf, Paris 2010, 512 p.

Tancrez Patrick, *Aider l'élève à construire sa vie. Approches plurielles de l'éducation.* Chronique sociale, Lyon 2010, 208 p.

Thiran-Guibert Benoît, *Jésus non-violent. T. 1. Changer notre regard.* Fidélité, Namur 2010, 200 p.

Tillich Paul, *Théologie systématique. Cinquième partie : l'histoire et le royaume de Dieu.* Labor et Fides, Genève 2009, 240 p.

XXX, *Séparés, divorcés, à cœur ouvert. Témoignages, réflexions et propositions de fidèles et de pasteurs catholiques.* Parole et Silence/Lethielleux, Paris 2010, 242 p. [42626]

Yves Frère, *Frère Yves, une œuvre en prière.* De l'Emmanuel, Paris 2009, 96 p.

Fourches caudines

L'histoire se passe en Italie, en 321 avant Jésus-Christ. Les Romains sont en guerre contre les Samnites. Fins stratèges, ces derniers réussissent à attirer l'armée romaine dans l'étroit défilé de Caudium, au cœur des Apennins. Puis ils bloquent les issues et, du haut des pentes, menacent les Romains de les écraser sous une avalanche de rochers s'ils ne rendent pas les armes. Piégés, ceux-ci capitulent et les Samnites les obligent à courber l'échine pour passer un à un sous le « joug » de leurs lances tendues à l'horizontale. L'expression « passer sous les fourches caudines », qui signifie être contraint de subir des conditions humiliantes, vient de cet épisode historique fort peu connu des jeunes générations, du moins si j'en crois l'enquête menée dans mon entourage. Raison de plus pour l'évoquer aujourd'hui, alors que la Suisse n'en finit pas de passer sous les fourches caudines du clan Kadhafi, à la grande colère de tous ceux qui ont encore le sens de l'honneur dans ce pays, et ils sont nombreux !

OK, d'accord, c'était un cas de force majeure. Il fallait à tout prix libérer nos otages. N'empêche, je suis tellement en rage que j'ai envie de hurler. Comme beaucoup de mes compatriotes, j'ai le sentiment d'une ignominie. Quand je

pense que la Suisse s'est aplatie devant une bande de malfrats. Quand je pense que tout au long de cette rocambolesque histoire, c'est notre pays qui s'est retrouvé sur la sellette, alors que la faute première en incombait à la brutalité d'un des membres les moins fréquentables de la famille Kadhafi, lequel ne semble avoir hérité de son illustre homonyme cartbaginois qu'un très primitif instinct de violence. Quand je pense que nos gouvernants en ont été réduits à serrer la main de voyous ne méritant qu'une seule chose : la prison. Quand je pense qu'ils leur ont présenté des excuses. Des excuses ! Et puis quoi encore ?

Vous me direz que les excuses sont très à la mode par les temps qui courent. Et qu'il ne se passe guère de mois, voire de semaine, sans qu'une personnalité batte sa coulpe en public pour toutes sortes de raisons, des plus triviales aux plus pertinentes. C'est vrai. On se souvient tous du patron de Toyota présentant ses excuses avec forces courbettes pour les défauts techniques des véhicules produits par sa firme, ou du golfeur Tiger Woods exprimant à l'Américaine et à sa famille ses regrets pour avoir trompé sa femme. Et on aura tous noté les excuses de BP pour la marée noire dans le golfe du Mexique, de même que les demandes de pardon

du pape pour les actes de pédophilie commis par des prêtres. A en croire les spécialistes, l'Eglise catholique serait d'ailleurs championne en excuses publiques, grâce notamment à Jean Paul II qui a cumulé tout au long de son pontificat les actes de contrition les plus divers : pour la persécution des juifs, pour les erreurs de l'évangélisation en Amérique, pour les horreurs de l'Inquisition, pour les croisades, pour la complicité dans les crimes des ous-tachis croates, pour les humiliations subies par les Africains lors de l'esclavage, etc., etc.

Et cependant, il faut se rendre à l'évidence, les excuses publiques ne servent en général à rien, sauf à irriter davantage les victimes. Pourquoi ? Eh bien, parce que la plupart du temps, ceux qui les prononcent ne sont ni les vrais ni les seuls coupables, ce qui atténue considérablement l'efficacité de leurs déclarations, d'autant plus que celles-ci obéissent moins à un désir de réparation qu'à un dessein de récupération. En d'autres termes, les gens ne demandent pas pardon parce qu'ils regrettent leurs fautes - ni même, à la limite, parce qu'ils en ont commis - mais parce qu'ils en redoutent les conséquences médiatiques et économiques.

Sans doute n'est-ce pas le cas de l'Eglise, et en particulier de Jean Paul II, qu'inspirèrent une réelle repentance et une ferme volonté de réconciliation. Mais cette exception ne fait, hélas ! que confirmer la règle. Et la règle, c'est que le fric mène le monde, dicte les conduites des gouvernements et possède le pouvoir de les faire tous passer en rangs serrés sous ses fourches caudines.

Voilà très exactement ce qui a poussé la Suisse à s'aplatir devant le régime libyen de la plus honteuse des façons, jusqu'à envisager aujourd'hui de « normaliser ses relations » avec lui alors qu'il faudrait au contraire couper les ponts. Voilà ce qui a encouragé les pays membres de l'ONU à accorder tout récemment l'un des sièges du Conseil des droits de l'homme à la Libye. Oui, vous avez bien lu : les commanditaires de l'attentat de Lockerbie, bourreaux des infirmières bulgares et prédateurs internationaux, siègent désormais au Conseil des droits de l'homme. Décidément, qu'il se déverse sur les plages de Louisiane ou qu'il alimente nos pompes helvétiques, le pétrole nous engluera tous. Berk !

Gladys Théodoloz



